

AU FOND DU MARAIS

Le phare de la Courbe

Il était le Gardien celui par qui on évite le tourbillon du puits, et les courants provoqués par l'océan et la Gironde. Moins important que celui de Cordouan il eut son heure de gloire, construit sur les plans de Gustave Eiffel malheureusement il succomba dynamité par l'armée Allemande à la fin de 1943.

Un an avant...

Novembre 1942

Le petit bonhomme marchait sous la pluie, le vent fort retournait parfois sa capuche. Il tournait la tête de gauche à droite inquiet de ne pas se faire repérer par les sentinelles Allemandes installées au chaud dans les casemates du mur de l'atlantique, son regard de marin fouillait déjà dans la nuit vers la lumière du Phare.

La cadence du phare toute les 17 secondes balançait son jet de lumière sur la cote de Marennes et de Blaye vers le Médoc. Caché derrière les dunes l'homme savez que personne ne l'avait encore repéré, il attendit accroupi son regard pointé sur le monument. Dans la nuit et le vent, une fenêtre du phare s'ouvrit et une main tendit un linge éclairé par une lueur, c'est ce qu'il attendait et voulait voir.

Il entendit non loin grommeler une sentinelle qui tapait du pied puis la porte de la casemate se referma et le silence et l'obscurité revinrent.

Près du phare une petite agitation concentra encore son attention, il vit s'entrebâiller la porte et en un instant une silhouette apparue vite avalée par la tour, il eut beau attendre rien d'autre ne se passa

Quand il retourna un moment plus tard à l'endroit où il avait caché son vélo les pins se tordaient sous le vent.

Il prit des petits chemins de sable et se dirigea vers le carrefour des routes qui séparaient Royan de l'intérieur des terres, enfin au bout d'un moment apparut sa maison accolée à la forêt, il entra à tâtons en posant son vélo contre l'évier, et il chercha à tâtons la lampe à acétylène. Il s'assit à table, un petit carnet noir glissa de sa poche mouillée par la pluie. Il l'essuya consciencieusement avec l'intérieur de sa veste, et ouvrit le buffet et lampa une gorgée de vieux cognac.

La veilleuse au minimum il commença à écrire. Plusieurs jours et heures avaient été déjà été notés sur le petit carnet, les petits pages studieusement remplies avec le petit crayon noir semblaient le satisfaire.

Son travail d'écriture achevé il s'enfonça dans l'unique chambre et attendit un moment avant de mettre un sarment de vigne dans la cheminée, quand le feu prit enfin, il alluma sa pipe les yeux agités de picotement il essuya une larme en reniflant. Léon CHASSIN attendit le jour.

Novembre 1942

Même si les raids aériens, contre les défenses Allemandes qu'occupaient Royan rendaient les routes peu sûres la vie des habitants de Meursac changeait peu

La vigne se souciait peu de la guerre. Les viticulteurs malgré leur envie de voir partir les troupes d'occupations continuaient à tailler et retailler les vignes, le vieux père MICHAUD releva son béret et regarda le petit groupe d'écoliers passer devant son chais.

: Allez les enfants dépêchez vous le Camp de César est encore loin, et la cloche a déjà retenti leur dit il.

L'école avait depuis la guerre regroupée bon nombre d'enfants des hameaux et villages environnants du fait des instituteurs partis à la guerre et par l'insécurité des bombardements aériens.

Ainsi à l'époque, là où s'élevait des ruines romaines le maire de Meursac avait réquisitionné un hangar où les élèves pouvaient encore suivre les cours normalement. Ils étaient donnés par le curé de Meursac tout heureux de pouvoir se rendre utile. Et puis après il regroupait son petit monde pour leur donner les cours de catéchisme : Tout n'est pas perdu disait il

Vers Meursac toute la nuit la pluie était tombait et Maxime CHEVILLARD le vieil ébéniste, savait que le Jean son apprenti viendrait plus tard, artisan comme lui il avait fini

son chef d'œuvre lui aussi comme tout bon compagnon.

A 28 ans Jean MOTHE avait jusqu'à présent échappé au travail obligatoire en Allemagne, malade d'avoir reçu trop de bombes sur les plages de Dunkerque, il perdait la mémoire qu'il disait, mais cela ne l'empêchait pas d'être un bon ouvrier du travail du bois.

Le Maxime se disait que ce soir il partagerait un bon plat de cagouilles (Escargots) si son compère avait l'œil vif et ne chôrait pas sur les chemins derrière Meursac pour ramasser les petits gris.

Quand il quitta l'atelier en suivant la haie du petit chemin qui menait au hameau, il reconnut Le Jean, avec son sac de jute découpé sur la tête qui le protégeait de la petite pluie fine et qui rentrait chez lui.

: Alors Jean on les mange ces escargots !

Par le signe que fit Jean, il comprit qu'il pouvait déjà faire cuire la sauce à la tomate et sortir le pineau des Charentes.

La petite pluie fine tombait toujours quand Jean tapa à la porte de l'ébéniste.

: Je les ai lavé et trempé dans le vinaigre ces dans ces petits gris il n'y a rien à jeter dit il

Le verre de pineau à la main ils attendirent en humant le fumé des escargots.

: Alors mon 'JEAN ' ; toujours pas de 'MARIE ' à mettre dans ton lit dit en riant Maxime, tu sais le hameau va s'éteindre si toi aussi tu restes seul...

La sœur et le frère Châtaigner ne trouveront pas plus que moi quelqu'un, on est trop vieux alors si toi aussi tu nous imites...

: Tu vois Maxime, répondit Jean depuis que j'ai fui Dunkerque et la déroute, en plus de mes troubles de mémoire, les occasions restent rares dans nos campagnes bien sûr ce n'est pas l'envie de finir seul qui me pousse à rester ici. Il faudrait que j'aille sur Royan ou Marennes pour trouver une fille à marier.

: Il faudra te décider un jour prochain, même si ta mémoire parfois te fait défaut, lui dit Maxime en ramenant la cassolette de cagouilles.

Sans plus parler les deux hommes avalèrent leur dîner et se quittèrent sur le pas de porte

Allez ! Jean à demain... A demain... Maître Compagnon et Jean parti se coucher.

C'est la marée qui poussa le petit corps sans vie contre les bouchots, les mareyeurs le découvrirent au matin le corps coincé dans un canal qui alimentait le marais, il portait plusieurs déchirures et ecchymoses un des hommes sauta à l'eau et le ramena vers la barque

Les grosses mains calleuses sortirent le corps de l'enfant avec d'infinies précautions hébétés et choqués ils le glissèrent sous une bâche.

: Joseph dit un des hommes tu as vu ça ils l'ont torturé celle la aussi

: C'est pas dieu possible de voir ça chez nous répondit l'autre à genoux au fond de la plate. Il faudrait peut être la rendre propre pour les parents : Regardes les crabes l'ont déjà... il ne termina pas sa phrase.

: Laisse la, dit Joseph il faudra que les gendarmes la trouvent comme ça, tu sais bien pour l'enquête.

Chacun prit une rame en silence et sous le soleil qui pointait à l'horizon, ils se dirigèrent vers le port de Marennes.

La patrouille de soldats allemands les surpris quand ils remontèrent le corps le long des petits escaliers de la cale vers le haut de la chaussée

Un peu plus tard, expliquant au feld gendarme comment ils avaient trouvé l'enfant morte, un petit attroupement de pêcheurs incita le gendarme Allemand à se décider, le corps irait à la morgue du cantonnement, pour autopsie et enquête des autorités du commandement de la région militaire.

Au bout d'un moment une ambulance allemande arriva en même temps que l'inspecteur Justin FONCIER du commissariat de Royan prévenu lui aussi

: Alors, Messieurs, encore une petite violente ou est elle ?

: Ha ! Monsieur l'inspecteur dit le gendarme allemand le corps de la fillette part chez nous !

: Bon je me soumetts à l'autorité occupante, mais au moins laissez nous travailler avec vous et non pas comme la dernière fois, ou vous avez écarté les autorités françaises de ce crime odieux contre une fillette du même age presque au même endroit.

: Ach !- Cela remonte déjà au début de l'année dernière, mais l'enquête continue répondit l'Allemand en montant dans son fourgon VOLKSWAGEN.

Justin Foncier se rappela qu'au début de l'année 1942, ils (les allemands) avaient déjà trouvé une enfant violée et torturée dans le marais, mais que l'enquête lui avait échappé les occupants prétextant que la zone était sous protection militaire, et que nul civil ne pouvait s'approcher des lieux où se trouvait le petit corps, du fait à encore à ce jour, « ILS » n'avaient jamais trouvé de coupable.

Cette fois-ci se dit-il la zone du marais, d'après Joseph celui qui l'a trouvé n'est pas militarisé.

Montant dans sa traction il prit le chemin de la Commandature Allemande située près de la Cathédrale.

Sur les protestations véhémentes de Justin le Capitaine chargé des crimes et délits de Royan, lui donna l'autorisation de faire rendre le corps à la famille, et imposa au Feld Gendarme une collaboration étroite avec Justin qu'il reconnu seul responsable de l'affaire de ce crime en territoire non stratégique.

Après le départ de Justin, l'officier convoqua le Feld Gendarme. Seul avec lui il lui demanda confirmation .des violences subies par l'enfant

: Pouvez vous me confirmer que c'est les mêmes blessures que sur la première victime, vous qui l'avez vu... Et il ne termina pas sa phrase

Cela lui ressemble mon Capitaine répondit l'autre.

: Pourtant l'agresseur de l'année dernière a bien été envoyé sur le Front de l'Est, répliqua l'officier que se passe-t-il encore chez nous un

nouveau détraqué ?

: Bon ! Feld Gendarme laissez le Français faire, mais enquêtez discrètement de votre côté et faites moi un rapport sur ce que vous trouverez.

Le gendarme parti, l'officier se replongea dans les dossiers du crime du soldat allemand envoyé sur le front de l'est.

Pourvu qu'un de nos soldats ne soit pas encore compromis, il lui serait difficile cette fois si de cacher l'affaire à ses supérieurs surtout qu'il avait mis l'inspecteur français dans la confiance.

L'autopsie de la petite malheureuse révéla qu'elle avait été étranglée et violée avec des lacérations sur tout le corps. Le médecin allemand, démontra aussi que le corps avait séjourné dans l'eau depuis peu, et que les jambes de la petite victime comportaient des griffures et des entailles bien caractéristiques faites avec un outil bien recourbé, et aussi des brûlures de cigarettes.

: Oui, dit le médecin allemand au Feld gendarme, une sorte d'outil de menuisier ou d'ébéniste très courbe.

De son côté Justin Foncier commença par retourner vers Marennes en espérant glaner quelques indices cherchant à savoir si des étrangers au pays avaient été vus. Menant une enquête auprès des habitants il fut forcé de constater que les gens n'avaient rien vu d'anormal

Le chauffeur du car de St Angélics lui donna quelques noms de personnes qu'il connaissait et qui étaient descendus au terminus à Marennes d'Oléron.

Justin nota par acquis de conscience les noms, et prit la direction de Royan en faisant un détour vers la morgue allemande, il fallait qu'il sache d'où venait cette enfant. Accompagné par une sentinelle il se dirigea vers la salle mortuaire.

En examinant le tablier de l'enfant il nota le nom brodé, comme c'était l'habitude derrière le col du vêtement. Il pu lire « Germaine MALPOIX. »

Des souliers de la petite, des sortes de brodequins noirs, il tomba un peu de terre et de pâte jaune, qu'il mit dans son mouchoir. Il demanderait à son vieil ami le docteur MALLOT, d'examiner avec son microscope à bougie les détails de cette pâte jaune.

- Enfin il pourrait savoir d'où venait cette petite, maintenant qu'il avait un nom par les mairies il retrouverait ses parents et leur annoncerait la terrible nouvelle.

- Il sorti de la Commandature et il grommela

- : Cette fois l'enquête je la mènerai jusqu'au son bout, avec ou sans le consentement des Allemands. En descendant sur le port pour rejoindre le commissariat, il s'arrêta au kiosque à journaux ou il prit le journal « LA CHARENTE » tout en remontant vers la cathédrale, il lu les gros titres qui

annonçaient encore un sabotage de train en Saintonge par les maquisards.

- - Il ne portait pas les Allemands dans son cœur mais il pensa que des rafles et que des sévices en perspectives allaient pleuvoir sur les populations. Il s'aperçut en levant la tête qu'il était arrivé devant l'entrée de son commissariat.
- Honoré le policier en faction le salua, tout en souriant il lui demanda s'il avait bien dormi, malgré les bombes tombés vers Saintes.
-
-
- Pour ça, il avait bien dormi pour sur, mais il regrettait déjà se repos sachant ce qu'il avait vu à Marennes.
- Il revoyait encore les images de la petite morte.
- : Enfin se dit il essayons de retrouver l'ignoble individu capable de faire ça.
- Dans l'après midi, après le signalement de l'enfant qui avait été distribué dans les commissariats des villages aux alentours de Royan, il vit arriver un couple sans nouvelles de leur fille de 8 ans depuis la veille, les MALPOIX mis au courant furent reçus par Justin.
- - Effondrés par la nouvelle, ceux-ci furent malgré tout interrogés par le policier. Ils pourraient peut être le mettre sur une piste, refaisant le parcours de la maison à l'école et en interrogeant les voisins le long du chemin parcouru par le groupe d'enfants, on pourrait peut être savoir à quel moment la petite avait été séparée des autres enfants vers l'école du camps

romain.

-

-

- Après enquête des policiers sur place, Germaine avait bien suivi les écoliers de Calviac jusqu'à passer devant Meursac. D'ailleurs le Vieux Michaud avait confirmé l'avoir vu qui se dirigeait sur le chemin menant à l'école il se rappelait d'avoir dit aux enfants de se dépêcher.

-

S'adressant aux MALPOIX, l'inspecteur leur promis de faire lui-même son enquête sur place

-

: Bon demain dit il aux parents, je prendrai la traction de service et j'irai discuter, avec les gens de Meursac on va bien trouver cet assassin, je veux trouver le coupable même si cela n'apaisera pas votre chagrin mais croyez moi j'irai jusqu'au bout.

-

- Dans l'après midi du même jour, les policiers avaient dressé une liste des personnes à interroger. Après l'interrogation des enfants ils constatèrent que la petite Germaine MALPOIX, était retournée sur ses pas pour avoir oublié son repas de midi que lui donnait régulièrement sa mère les jours pour l'école.

-

- Le vieux MICHAUD et sa femme étaient partis au marché de St Angéles, et des gens du marché avaient confirmé leur présence. Pour les CHATAIGNERS la sœur et le frère avaient reçu de la famille de Saintes, et avaient passé toute la matinée à tuer le cochon et préparer le boudin et

autres pieds paquets.

- Arrivant chez le vieux Maître CHEVILLARD, celui-ci leur confirma qu'il était resté seul et qu'il avait fini de fabriquer une table ce jour là commandée par un habitant de Calviac
- Les policiers examinèrent avec soins les instruments du local, en posant des questions sur l'absence de Jean l'apprenti
- ...
- : Oh ! Leur répondit en toute innocence Maxime, il n'est pas loin, revenez demain il pourra répondre à toutes vos questions, je l'ai envoyé chercher du bois à la scierie de St Angélic. Il sera de retour ce soir par le car.
- : Qu'il soit ici demain matin, nous serons avec l'inspecteur de Royan qui est chargé de l'enquête.
- Les policiers s'en allèrent et Maxime se remit au travail, tout en passant le rabot il songeait à la tristesse de ces pauvres parents, en se disant que toutes ces troupes d'Allemands avaient jeté la confusion dans le pays en amenant un tas d'étrangers à la région si paisible avant la guerre. Que tout cela cessera peut être un jour quand ils partiront.
-
- Le soir tombait quand le Jean arriva avec les bois demandés par son Maître.
- : Alors le Jean quoi de neuf à St Angelis dit Maxime en se levant de son tabouret, tu as pu trouver ce dont nous avons besoin et les Belles Angelaises ria t il
-
- Tout en déposant sa charge de bois, Jean

commença à rire et à raconter son déplacement dans la petite ville.

- : Tiens lui répondit Maxime j'ai oublié de te dire que les policiers sont passés ce matin, suite au meurtre commis à Marennes. Ils t'ont demandé de rester là demain, pour voir l'inspecteur.
- : Ba... Moi aussi j'y suis passé, du moment que nous on a rien à cacher continua t-il à dire fermant les volets de l'atelier.
- Je crois que je vais rentrer chez moi Maître Maxime, la journée a été longue depuis 4 heures ce matin.
- : Va ! Jean repose toi.
-
-
-
-
-
-

Royan

- Après le départ des parents MALPOIX, Justin commença à ordonner les indices sur le meurtre.
- En rassemblant ses feuilles de notes, il remarqua que dans les noms que lui avait donné le chauffeur du car de Saintes, et en recoupant les informations des policiers du cru, qu'un certain Jean MOTHE était descendu du car, et qu'il venait de Meursac. Le chauffeur avait remarqué qu'il portait un gros sac et que le bonhomme avait l'air drôle.
- Ainsi se dit l'inspecteur je tiens peut être mon gaillard, demain je me ferai accompagner des policiers et on l'obligera à nous raconter ce qu'il a vraiment fait dans l'après midi du jour en question.

-
-
-
- Meursac
-

- Tard dans la soirée le Maxime tous volets fermés et lumières éteintes, s'ingéniait comme tous les soirs à régler son poste à Galène pour écouter les communiqués qui venaient de l'Angleterre. Il entendit des pas sur le gravier devant sa porte et ensuite quelqu'un gratter à la fenêtre

- : Qui vient ! montrez-vous ! cria Chevillard.

- : Ce n'est que moi Le Jean. Maître il faut qu'on parle ...

- : Ha c'est toi, entre ! qui a-t-il

- Chevillard ouvrit la porte dans le noir en tournant la molette de la lampe pour donner plus de lumière il fit asseoir son apprenti.

- : Alors Mon Jean, qui a-t-il de si pressé que cela ne peut attendre demain, et ou va tu avec ce baluchon ?

- : Je pars ce soir Maître.

- : Mais répondit l'autre pour ou et pourquoi ?

- : Tu vois Maître Maxime je ne t'ai pas tout dit, quand je suis parti pour chercher les escargots j'ai pris le car pour Marennes un peu plus tard avec du linge propre, que j'avais mis dans un sac pour courir un peu les femmes à Marennes et j'ai traîné sur le port.

- : Et puis alors ! Reprit CHEVILLARD,

c'est quoi cette histoire de partir tu dis tout ça pour la gosse que l'on a retrouvée ? Je sais que tu n'y es pour rien, tu es un bon gars, tu n'aurais jamais fait ça.

-

- : Moi aussi je le sais, sauf qu'en plus je me suis renseigné sur les circonstances de la mort à la petite.

- : J'étais sur les lieux à Marennes, beaucoup de gens m'ont vu et je ne me rappelle plus pourquoi j'avais le bas de mes pantalons mouillés quand j'ai repris le car pour rentrer chez nous.

- Je n'ai pas d'alibi, et j'avais un sac de linge. Ils vont croire que je transportais la gosse dedans. De plus le père MICHAUD m'a vu discuter avec elle sur le chemin de l'école, en face de la ferme des CHATAIGNERS, cela fait beaucoup de choses avec mes maux de tête et mon dossier médical

-

- : Bon ! Dit Maxime. Si ta décision est prise, ou comptes tu aller maintenant, bien que cela soit une grave erreur de fuir tu auras tout le monde à tes trousses, on pensera que c'est toi qui as fait ça. Ne pars pas ! Défend toi si tu es innocent de ce crime

- : Je sais Maître, mais même reconnu innocent les gens d'ici me regarderont toujours d'un œil soupçonneux, si on ne trouve pas le coupable, on serait capable de me soupçonner du meurtre de l'année dernière et je finirai soit chez les fous soit en prison pour la vie.

-

- : Bon allez ! Jean part de suite, si c'est ce que tu veux, mais prends donc à manger lui dit son Maître en ouvrant son placard à réserve.
- : Fuis rapidement vers l'Espagne elle n'est pas loin on t'oubliera, après la guerre tu pourras peut être revenir si on trouve l'auteur de ce crime.
- : Ne perd plus de temps, la marée sera haute dans 4 heures et tu pourras sûrement traverser et gagner la zone libre.
- Quelques temps après leurs discussions, quittant le vieil artisan il se pressa de couper a travers les vignes un baluchon sur le dos et il se dirigea à grands pas dans la nuit vers Saint George de Didonne.
- Son plan était de ne pas se faire remarquer en évitant les routes, et puis voler une barque du coté du port ou encore plus bas vers Meschers et la Gironde pour se laisser dériver et atteindre Bordeaux pour s'enfuir vers Espagne ...
-
- L'angélus de Corne l'Ecluse le poussa à forcer le pas, il n'avancait pas dans ces vignes trébuchant sur les mottes de terre il voulait arriver avant le matin sur la Gironde, il sorti sa montre de son gousset au village de Cozes.
- : Trois heures du matin déjà se dit il, allons il faut courir car je n'y arriverai jamais autrement.
- Empruntant maintenant des petits chemins qu'il connaissait il arriva en vue de Meschers, exténué mais toujours enveloppé dans la nuit.
- Le port à priori n'était pas surveillé, tout

en longeant les maisons qui descendaient vers l'eau, il voulait éviter le phare qui de temps à autre éclairait la mer et les bateaux.

-
- Il entra dans l'eau glacée, à moitié immergé et gardant son sac au dessus de sa tête. Il avança vers le coin des barques, il entendit des pêcheurs au bout du quai qui descendait d'un gros chalut, mais trop occupés à rentrer chez eux ils ne le virent pas.
- Il nageait en tirant sur le bout de la petite barque, l'eau était froide mais survolté par la peur de se faire prendre il continua à tirer.
- Arrivé hors du port, il se hissa dans la barque puis se couvrit de vieux filets et attendit la marée, que celle-ci l'entraîne enfin vers Bordeaux.
- Bien que l'estuaire soit miné, l'esquif en bois ne risquait pas grand-chose de ses grosses mines prévues pour exploser sur les navires en acier
-
- Le flot entrant de l'atlantique poussait maintenant la petite barque dans la nuit, il reconnut la masse de l'Eglise de Talmont construite sur un promontoire au bord de l'estuaire. Exténué par sa course nocturne il sombra dans un état de semi conscience.
- Le froid dans les premiers rayons de soleil réveillèrent le fugitif, ses yeux fiévreux lui révélèrent les bords marécageux de l'estuaire et plus loin un petit port.
- Le courant portant, l'entraînait toujours

vers Pauillac et les bancs sableux qui coupaient la Gironde par moment, ce qu'il craignait arriva quelques temps après, la petite barque s'échoua sur l'un deux.

- Entièrement réveillé et dopé par la crainte d'être vu, il sauta à nouveau à l'eau pour pousser l'embarcation vers la cote en se servant de la rame. Transis de froid il accéléra le mouvement du courant avec sa rame vers Bourg sur Gironde.
- Vers 8 heures du matin, Jean accosta près du village de Bourg. Il pensa que tôt ou tard il se ferait repérer en pleine journée sur la Gironde, son calcul était simple il attendrait la nuit prochaine, caché dans la barque. Ensuite il couperait à travers les vignes pour éviter Bordeaux. Il devrait se retrouver vers Coutras et par la suite Marmande, il se dirigerait plus tard vers Toulouse.
- Couvert de branchages, il voulu attendre et faire ce qu'il avait dit, mais le temps passait trop lentement à son gré il entendait parfois des voix au loin son malaise grandissait d'être découvert
-
- A midi ne tenant plus en place pris d'une pulsion incontrôlée, il changea de vêtements et décida qu'il devait partir pour mettre le plus de distance entre lui et ceux qui devaient maintenant le rechercher
- D'un pas rapide il commença à se diriger à travers les hautes vignes du Bordelais, en cherchant d'un regard inquiet les fermes qu'il devait éviter.
- Dans l'après midi, il s'approcha d'un hameau isolé, il déroba un vélo et s'enfuit à

travers champs,négociant les petits chemins menant à Coutras, Jean se sentait plus rassuré en traversant les hameaux

- : Le vélo me donne un air plus respectable on me prends sûrement pour un paysan du coin se disait il.

-

- Ainsi de sentiers en chemins il augmentait la distance qui le séparait de son village. Il arriva tard dans la nuit à Coutras, évitant le centre du gros bourg il se dissimula dans une grange abandonné en pensant que demain il passerait la ligne de démarcation toujours à travers les vignes et qu'il pourrait prendre le car pour Marmande.

- Plus tard dans la nuit il réussit à s'endormir.

Royan 8 heures du matin.

La traction de Justin Foncier accompagné des deux adjoints, s'arrêta au laboratoire du docteur MALLOT au centre ville.

- : André ! C'est Justin ou es tu ! J'ai quelque chose qui devrait te sortir de ta routine...Une porte s'entrebâilla et le docteur apparut, malgré sa chevelure argentée et sa grande barbe on sentait que l'âge n'avait pas encore de prise sur lui
- : Alors Justin ! Quoi de neuf
- Foncier lui brossa le tableau du meurtre de la petite, et de la boue jaune qu'il avait

trouvait sous les chaussures.

- : Je voudrai que tu trouves d'où cela pourrait venir, toi qui a fait de la recherche géologique ça m'aiderait à savoir où était cette petite avant qu'on l'entraîne au fond du marais.

En examinant le petit échantillon André le posa sur la paillasse du laboratoire, en se grattant la tête il réfléchit en regardant le policier

: Tu sais que cela fait longtemps que je ne fais plus de géologie, je ne te promet rien mais je veux bien essayer. Revient demain dans la journée. Après avoir laissé MALLOT à sa recherche, Justin pris la route de l'aérodrome de Médis pour se rendre à Meursac et interroger le compagnon de l'artisan qu'il soupçonnais

-

-

- Meursac

-

-

Le vieux Maxime assis devant la porte de l'atelier attendait l'arrivée des policiers. Il avait presque terminé un pied de la petite chaise commandée, quand le mufle noir de la traction stoppa devant sa porte.

-

En voyant les deux adjoints et l'inspecteur en descendre il ne savait pas s'il devait dire la vérité ou tout simplement mentir sur l'absence de son ami.

-

L'inspecteur en l'abordant lui ôta toute hésitation : Bonjour Monsieur CHEVILLARD, votre apprenti à ce que je vois n'est pas encore là ? Il savait qu'on venait ce matin à mon avis on ne le verra pas non plus demain ni les jours suivants je

me trompe ? Regardant d'un air entendu le
vieil artisan

- : Hélas ! Monsieur... Jean est parti cette nuit ayant peur d'être accusé de ce crime honteux, dont je le crois innocent.
- : Je ne suis pas si sur que vous, je reste persuadé que c'est lui le meurtrier de la gosse
- répondit Justin beaucoup de gens l'on vu le jour de l'assassinat traîner sur les quais à Marennes et pourquoi s'enfuir, s'il est blanc comme neige hein répondez moi ?
- De plus j'ai demandé ses antécédents médicaux, j'ai appris qu'il avait des problèmes...
- Le vieux baissa les yeux et grommela : Que de la mémoire inspecteur, il n'est pas fou le Jean...
- : C'est bien ce que je dis répliqua cinglant Justin
- : .Pensez ce que vous voulez, en attendant moi je rentre chez moi inspecteur finit de dire le vieil ébéniste.
- Le policier énervé se tourna vers ces hommes en uniformes, et ordonna une nouvelle fois un interrogatoire des voisins proches de la route qui menait à l'école.
- : C'est bien le diable si on ne trouve pas un indice, allez donc voir la sœur et le frère et les autres aussi ils auront peut être des choses à nous raconter eux.

-
-
-
-
-

Les CHATAIGNERS ressemblaient à leur cour de ferme, ils ne s'étaient jamais

mariés, aussi sales et mal embouchés ils reçurent les inspecteurs de mauvaise grâce.

- : Bon ! Leur dit Justin parlez moi un peu de ses gens que vous avez reçus le jour ou la gosse a disparu.

- Qui sont ils ? Pouvez vous donner le nom de ces personnes qu'on puisse vérifier leur alibi.

- : Monsieur l'inspecteur, ma famille celle de Saintes c'est pas des tueurs d'enfants répondit la Raymonde qui frottait ses gros doigts maculés de terre sur son tablier

- : Madame la question n'est pas là, ou sont ils que l'on puisse les interroger, bien que mon coupable je pense déjà le tenir, simplement me dire à quelle heure votre famille est partie de chez vous.

- : Bâ ! alors là ! Mon Bon Monsieur reprit le Marcel le frère : On a découpé le cochon, fait les saucisses les pâtés de tête et d'autres choses encore.

- : Je dirai en fin d'après midi, bien qu'avec ce qu'on avait dans le nez tout cela me parait bien loin.

- Un peu écoeuré de l'odeur qui se dégageait de la cuisine, Justin ordonna aux policiers

- : Prenez encore leurs dépositions, relevez les adresses de ces gens de Saintes et sortons vite d'ici.

-

-

-

-

-

Justin en remontant dans la voiture quelques minutes après remarqua que le

couple de fermiers se tenait sur le pas de la porte, pour le voir partir ils discutaient ferme en louchant vers lui.

- L'inspecteur jeta un regard vers ses subalternes et leur dit : Drôles de gens ils sont tous comme ça ceux du coin
-
- Le sourire au lèvres un des adjoints répliqua : Et vous n'avez pas tout vu monsieur, tenez si on allait voir le vieux MICHAUD celui qui a vu les gosses, ne négligeons aucune piste... : Bien que je le crois trop vieux pour ce genre d'agression il pourra nous éclairer sur le voisinage, ainsi fut fait.
- Le policier n'avait pas tort, quand il disait que l'on avait pas tout vu se dit Justin
- La ferme du frère et de la soeur n'était pas un modèle du genre, mais la maison du vieux MICHAUD valait aussi le détour.
- L'attrape mouche était noir d'insectes et donnait le ton à la pièce qui servait de chambre et de cuisine...
- : Monsieur MICHAUD cria un des policiers il y a quelqu'un ?
- L'air sentait la volaille qui rentrait et sortait à son gré, enfin arriva l'homme en question.
- Tout étonné de voir tant de gens chez lui : Ah ! C'est vous les gars du commissariat apostropha le vieil homme en reconnaissant l'uniforme. : Tiens j'va vous servir un coup de cognac, j'suppose que c'est a cause de la p'tite Germaine
-
- : C'est bien ça reprit Justin, alors grand

père racontez nous tout ce que vous avez vu.

-
- Et le MICHAUD raconta les gosses, le chemin de l'école et tout le reste et même le superflu. Les voisins, les cancans : Té ! Pour une fois que j'ai du monde qu'il se disait le bonhomme profitons en.

C'est comme ça que Justin apprit que les MALPOIX n'étaient pas de la région, ils seraient venus de Tours ou ils avaient une ferme, qu'ils auraient vendue à cause de l'asthme de leur Germaine.

Enviés des autres voisins à cause des terres et de l'argent qu'ils avaient.

: Et le Jean MOTHE vous le connaissez ? Questionna Justin.

: Oh bien sur que je le connais le Jean, c'est un bon gars mais triste et toujours seul comme beaucoup ici. Mais lui il est jeune... Ne sachant pas se qu'il voulait sous entendre, l'inspecteur continua

: Et le frère et la sœur qui habitent près de l'ébéniste.

: Ceux là ! S'écria le vieux, mauvaise graine, cagouillars (escargots trouvés le longs des chemins) toujours à traîner de droite et de gauche et fainéants comme quatre aussi bien l'un que l'autre.

Je sais qu'ils ont eu des histoires avec les deux artisans du coin, et aussi avec les MALPOIX pour des histoires de terres et de cochons qui traînaient partout. A part ça pas grand-chose, de tant en tant ils reçoivent des gens

dont on voit que leur voitures mais les occupants jamais.

Regardant le viticulteur, Jean se parlant à lui-même se dit : Que c'était la campagne, les ragots les petites haines de promiscuité, tout cela me paraît bien conforme à ce que j'attendais.

: Bon on va vous laisser, dit l'inspecteur en finissant son cognac à bientôt Père MICHAUD et merci pour le coup. Si des choses vous reviennent n'hésitait pas à me les signaler.

De retour au commissariat, le policier en faction lui dit qu'un pêcheur des marais avait laissé un colis pour lui, intrigué Justin passa dans son bureau et tout en ouvrant le paquet posé sur un meuble

- : Il cria avez-vous relevé son nom !
- : Oui Inspecteur, je sais que c'est un gars de Marennes, il travaille avec ceux qui ont trouvé le corps ...
- Après avoir déchiré le papier du colis, il lu un mot à l'intérieur qui lui disait que c'était en relevant ses nasses à crevettes que le pêcheur avait trouvé cet outil.
- En examinant la pièce envoyée, il remarqua l'inscription inscrite dessus... « A Jean de la part de son ami Maxime »
- Justin bondit de son fauteuil. Ha ! je te tiens mon gaillard !
- Tout le monde dans mon bureau lança t il.
: Envoyez vite un avis de recherche sur toute la région pour le nommé : Jean MOTHE coupable d'infanticide.
-
- Au travail il faut le retrouver avant

qu'il ne s'échappe définitivement, et envoyez aussi quelqu'un chez sa mère à la Pointe de Grave c'est la qu'elle habite, peut être l'a-t-elle vu.

-

- J'en étais sur c'est bien lui, j'en tiens la preuve en mains que ferait son ciseau à bois dans le fond du marais, près du corps de la gosse si ce n'était pas lui le coupable.

-

- Se rappelant qu'il devait passer chez son ami le géologue, il sortit en coup de vent et arriva quelques minutes plus tard au laboratoire.

- Alors André ! Interpella Justin tu as trouvé quelque chose... Le docteur Maillot penché sur le microscope répondit

- : Du soufre mon ami, c'est du soufre et des engrais mélangés, bizarre souffla Justin décontenancé par ce qu'il venait d'apprendre.

- : Bon de toute façon maintenant, l'avis de recherche est lancé on ne devrait pas tarder à retrouver ce Jean MOTHE l'affaire dans sa tête était pour lui réglée.

- : J'irai dimanche voir les parents de l'enfant pour leur annoncer qu'on pense avoir trouver le coupable, de la j'irai voir les cousins à La Palmyre, cela me permettra d'oublier un peu cette horrible affaire de meurtre d'enfant

-

Pendant ce temps, le Jean frigorifié de la nuit qu'il avait passé dans la paille dont il s'était recouvert, s'échappa de la grange au petit matin, heureusement pensa t il en ce mois de novembre, le travail dans les vignes est au ralenti à cause du froid.

Certain que son signalement avait du être diffusé, il redoubla d'effort sur les pédales du vieux vélo en grignotant un morceau de pain qu'il avait pris dans sa besace

- Il pressentait que passer la ligne de démarcation dont il avait entendu parler ne serait pas chose facile, s'il était pris par les allemands il irait droit en prison, sa fuite serait prise pour un aveu...
-
- Vers le milieu de la matinée, longeant une petite route, bien caché par les vignes il voyait de l'autre coté les Allemands qui contrôlaient les laissez passer des gens au point de passage pour la zone libre.
- Impossible de courir à travers champs pour essayer de les surprendre, passer ici en tous les cas représenterait un trop gros danger.
-
- Pendant qu'il réfléchissait à la meilleure solution pour réussir. Son attention fut attiré par un fourgon qui s'arrêta au barrage, dans ce court instant une fusillade éclata trois hommes jaillir en dehors de la camionnette tirant sur les soldats allemands et s'enfuyant dans les vignes.
- Ebahis par cette soudaine attaque Jean autant que les autres vit un des hommes courir dans sa direction et s'écrouler dans

le fossé juste devant lui, fauché par la mitraille des allemands qui tiraient dans tous les sens.

-
- La panique était totale tous les gens qui voulaient passer la ligne s'étaient enfuis dans les champs aux alentours laissant sur le chemin leurs baluchons et les valises. Enfin quand les soldats arrêterent de tirer beaucoup de gens gisaient blessés ou morts.
- Les allemands commencèrent à pousser la camionnette qui brûlait sur le coté de la route, et séparer brutalement les gens blessés et ceux qui apeurés revenaient de leur cachette.
- Profitant de la confusion sur le lieu de l'attaque, et comme personne ne regardait vers lui, notre compagnon s'approcha en rampant rapidement vers l'homme à terre, voir s'il pouvait encore le secourir ou peut être l'aider à s'enfuir
- Il s'aperçut très rapidement en le retournant qu'il était mort, des papiers glissèrent de l'une des poches du pauvre garçon Jean les fourra machinalement dans son pantalon.
- Reculant peu à peu dans les fourrés il se retrouva dans sa cachette, il pris le parti de s'éloigner au plus vite du lieu de l'attaque. Il se dit qu'il n'avait vraiment pas de chance les troupes d'occupation allaient être sur le qui vive pendant les jours à venir et cela n'arrangerait pas ses plans.
-
-

-
- Retournant sur ses pas il chercha un abri à outils, comme il en existe dans ces grands vignobles Bordelais. Caché un peu plus tard dans l'un deux, il se prépara à une longue attente. Au cours de la journée il entendit des mouvements de camions sur la route, mais personne ne s'approcha assez près pour l'inquiéter. Se rappelant qu'il avait pris des papiers sur l'homme tué par les soldats, il jeta un coup d'œil et remarqua une carte d'état major et des points marqués, et aussi des lettres personnelles.

-
- Son identité c'était, Julien FOURNEAU 39 ans, né à Bordeaux habitant Sainte Foy la Grande.

- Bé ! Maintenant qu'il est plus la... Avec ma barbe, je semble plus vieux je pourrai peut être me faire passer pour lui. Plus tard, dans la nuit le fugitif se réveilla, la faim commençait de nouveau à le torturer, et de ses maigres provisions il ne restait plus rien.

- : Demain, songea t il je tenterai ma chance je ne peux pas fuir toute ma vie. Tôt ou tard, si je reste de ce coté de la ligne je vais être pris ou reconnu, et puis j'ai trop faim. Allons, demain je me servirai de ces papiers que j'ai pris sur l'homme, il habitait vers là ou je veux aller à St Foy la Grande

-
- Le lendemain ayant repris son vélo, il se dirigea vers un groupe d'ouvriers qui paraissaient vouloir franchir le barrage,

tapant dans le dos de l'un deux d'un air bon enfant il se fondit dans le groupe. Devant lui un homme en casquette montra son laissez passer à la sentinelle et passa sans anicroche

- : A moi se dit il, en rajustant sa besace il sortit le laissez passer, le garde le regarda et sans sourciller lui fit signe de se dépêcher d'avancer, soulagé il suivit les autres ouvriers.
- : Ca y est j'y suis. Le cœur battant il remonta sur sa bicyclette, et pédala de toutes ses forces en dépassant les autres hommes.
- Il leur fit un signe et prit la direction indiquée de Sainte Foy la Grande
- Sa nouvelle identité de Julien FOURNEAU ouvrier agricole, lui permettait de voyager et même de présenter des papiers, perdu dans ses pensées il failli entrer dans le centre ville.
- : Soyons quand même prudent, même si j'ai faim.
- La périphérie du village était occupée par des camions, remplis de légumes et autres véhicules chargés de cages à volailles. : C'est sur, se dit l'ébéniste, c'est le jour de marché on doit être samedi, j'ai perdu ma montre dans ma fuite, et aussi la notion du temps.
- En furetant à travers les camions sans surveillance, il chaparda des prunes qui débordaient des sacs de jute.
- Tout en se regardant, il se dit qu'il ne pourrait jamais prendre un car vers Marmande vêtu comme il était, ses vêtements tous chiffonnés maculés de terre,

- souvenir de sa randonnée dans les vignes.
- Cela l'obligea à prendre la décision de monter dans un camion bâché, et attendre de voir ou pouvait aller le propriétaire. Sachant qu'il pourrait toujours sauter en marche si le véhicule prenait la mauvaise direction.
 -
 - L'horloge de l'église de St Foy sonna dix heures. Caché il laissa ses yeux se fermer dans une chaleur toute relative sous les sacs vides dont il s'était couvert.
 - Bien plus tard, le bruit et les embardés du vieux camion le réveillèrent, paniqué à l'idée de se retrouver de l'autre côté en France occupée, il fit quelques pas.
 - Hésitant il se pencha vers l'arrière du camion. regardant la route qui défilait derrière lui, malgré le froid qui le fouettait. Ses yeux en larmes dans la nuit cherchaient un panneau qui pourrait le rassurer, transis une jambe dans le vide prêt à sauter
 - Pris dans les soubresauts du véhicule sur les pavés de la ville, il tomba à genoux dans le fond du camion. Sous un réverbère son regard accrocha instinctivement le nom d'une ville Agen.
 - Ebahi, il ne pu que constater qu'il avait sans se rendre compte dépassé les villes de Marmande et de Villeneuve sur Lot.
 - Le craquement de la boîte de vitesse et le ralentissement du camion l'alerta, l'engin s'apprêtait à gravir une longue côte.
 - C'était le moment de saisir sa chance pour quitter le véhicule, après un rapide tour d'horizon à l'extérieur il sauta par-dessus

la ridelle et s'enfuit dans les rues sombres d'Agen.

-

-

-

-

Le col de sa veste relevé et ses mains bourrées dans ses poches, il marchait sans but en attendant le jour. A l'approche d'une petite place, la faim commença encore à le tenailler.

-

: Je vais attendre sur un banc en attendant que les commerces ouvrent et je me renseignerai sur la route à prendre pour gagner l'Espagne.

-

-

Assis en tapant des pieds pour se réchauffer, il entendit enfin les bruits des rideaux en fer des devantures des marchands qui se levaient. D'un bond il se leva et se précipita sur un épicier qui ajustait son tablier.

-

: Bonjour ! Monsieur une miche de pain noir même rassit et un fromage s'il vous plait.

-

Sans répondre l'homme s'enfonça dans sa boutique et revint avec la commande de notre ami.

-

Mâchant lentement le pain, il s'enquit des possibilités de transport pour l'Ariège.

-

: Ha ! S'étonna le vieil épicier vous n'êtes pas dans la bonne direction.

-

Voyez, montrant une autre direction vous devez traverser le pont en pierres au dessus de La Garonne et tout droit jusqu'à la gare.

-

: Mais dites ! Questionna Jean à part les cars qui vont sur Foix et Pamiers, il n'y a rien d'autre ?

- Nullement surpris par la question, le gros bonhomme sachant que beaucoup de gens fuyaient la France pour l'Espagne lui dit d'un air entendu : Dimanche c'est aussi jour de marché du bétail non loin de la gare.

-

- : Trouvez Paul MONNIER c'est un paysan d'une des vallées de l'Ariège dit lui que vous venez de la part de Félicien il me connaît, courez sur le champs, car il dépose son bétail à la gare et repart aussitôt dans sa ferme. Allez ! Jeune homme bon courage...

Après les encouragements du commerçant, Jean s'enfuit en courant vers le lieu indiqué.

Près de la place de la gare Jean n'eut pas trop de mal à repérer les gros camions remplis de bétails et de volaille.

De loin il aperçut des policiers reconnaissables à leur képi et leur cape bleue qui patrouillaient entre les camions. Jean fit un grand détour pour s'approcher des maquignons qui se chauffaient autour d'un brasero, il leur demanda tout en essayant de se dissimuler le mieux possible ou il pourrait trouver un certain Paul...

: Té ! Le Paul a fait ce qu'il avait à faire c'est lui que vous voyez partir avec le camion jaune bâché.

D'un bond sans perdre un instant Jean couru après le camion jaune et tapa sur la porte du passager

: Monsieur Paul ? C'est Félicien qui m'envoie. Après un rapide échange de paroles Jean se hissa enfin dans la cabine.

: Comme ça vous voulez aller sur Pamiers ?
Lui dit le paysan en enclenchant une vitesse.

: Je ne veux pas être indiscret mais si c'est pour aller sur l'Espagne, attention ! C'est plein de monde vers ou vous voulez aller.

Ne comprenant pas ce que voulez lui dire le conducteur, le jeune homme les yeux fixés sur la route ne répondit pas, trop content d'avoir pu monter dans le camion et de s'y retrouver au chaud.

Tournant la tête vers Jean, l'autre bavard continua. : Si on doit rester un moment ensemble, c'est quoi votre nom ?

: Heu ! Moi... Julien... FOURNEAU... De St Foy ...Répondit le jeune homme.

Le gros transport lancé sur la route droite, avalait les kilomètres. Entretenant la conversation le brave homme donna à Jean une multitude d'informations sur le chemin qui menait vers l'Espagne.

: Ho ! Oui reprenait hilare le paysan c'est plein d'espions du petit moustachu vers les pyrénéens, moi je vous conseil de passer par les anciens chemins des châteaux cathares. Les 'Bonhommes' Ils savaient se déplacer à l'époque.

: Comment faire disait Jean pour trouver ces chemins ?

: Bâ ! Ne vous faites pas de soucis. A l'entrée de Foix on s'arrêtera à l'auberge du Cheval blanc

Je vous trouverai quelqu'un qui fait encore de la contrebande, et qui vous fera peut être passer de

l'autre coté. A une seule condition Monsieur Julien !

Comprenant peut être que l'homme voulait être payé... Jean commença... Je n'ai pas beaucoup d'argent

: Monsieur Paul mais je vous donnerai tout ce que j'ai, si c'est ce que vous voulez ?

: Bé ! Julien vous me prenez pour un collabo ou un voleur, gardez votre argent la condition... C'est de me payer un coup à boire à l'auberge rigola le paysan.

Soulagé Jean avait mal jugé l'autre.

Tous deux se mirent à rire. Volontiers, volontiers, répéta le nouveau Julien FOURNEAU.

-

-

-

En Charente Maritime Justin avait repris lui aussi la route quand il passa devant l'aérodrome de Meschers, il s'aperçut qu'une pluie drue commençait à tomber.

-

Seul le bruit du clic clac, des balais d'essuies glaces de la traction troublait ses pensées.

Bifurquant sur le chemin de Meursac, qui menait à la maison des MALPOIX il s'arrêta dans la cour.

Holà ! Quelqu'un ? Cria t-il, le silence répondit à ses appels. Il fit le tour de la maison aux volets fermés, il se demandait ce qui avait bien pu se passer ? Une voix de l'autre coté de la route l'interpella

: Inspecteur ! Ho ! Ho ! C'était le père Michaud qui lui faisait signe.

: Vous cherchez les MALPOIX, ils sont partis après l'enterrement de la gosse...

: Vous savez ou ? Demanda Justin.

: Ils m'ont dit qu'ils allaient dans leurs familles à Tours, vers là bas et il montra le nord.

: Au fait Inspecteur je me suis rappelais d'une chose, je ne sais pas si cela a de l'importance grommela le vieux bonhomme.

: Dites toujours Monsieur, souria Justin.

: Je me suis rappelé que le Jean il parlait avec la gosse le jour de sa disparition.

: Merci de l'information salua Justin sans sourciller à bientôt père MICHAUD.

En revenant de Meursac, il traversa la départemental qui menait à Saintes. Au croisement du camp de César Justin prit la direction de la Palmyre et de la ferme de ses cousins, il longea la forêt de pins, et arriva au bout d'un quart d'heure à la maison de sa cousine. Les repas de famille en Charente se disait Justin, un peu déformé par son métier, c'est comme une enquête on sait qu'en sa démarre mais on ne sait jamais quand ça fini !

Au cours du repas, il se souvint ce qu'il avait pensé un moment avant. La famille réunie autour de la table ne s'était jamais arrêtée de manger et de boire. Les discussions allaient bon train. L'estomac prêt à se rompre, il somnolait écoutant d'une oreille discrète ces voisins de table qui critiquaient encore et toujours les gens aux alentours.

- : Je te dis qu'il est fou le vieux traîner la nuit dans les dunes et le froid, tu peux pas me dire que c'est chrétien cette histoire ?

Sortant de sa torpeur, l'instinct du policier en éveil Justin tout en sirotant son cognac interrompit son jeune cousin : De qui parlez vous ? Quelqu'un d'ici ?

: Et oui tu le connais Justin, intervient sa cousine : Léon celui avec qui tu parlais quand tu étais petit, pour fouiller les crevettes dans le marais.

: Ha ! ça oui. Le Léon il le connaissait, et quoi qu'est ce qu'il lui arrive à ce brave vieux s'étonna l'inspecteur.

: Tu devras aller le voir, un jour il aura des ennuis avec les boches à force de tourner au tour du phare. Tout le monde l'a vu au moins une fois revenir des dunes le soir...L'après midi se finissait quand Justin se leva.

: Si je veux aller voir le CHASSIN il est temps cousine faut que j'y aille, encore merci et à dimanche prochain peut être.

En tournant vers la sortie du village, il aperçut la maison du Bonhomme sous les grands pins.

: Oh Léon tu es là, il frappa à la porte qui s'entrouvrit et le vieil homme reconnu Justin.

: Tu m'avais oublié Le Grand, entre mon garçon. Tu veux boire quelque chose ?

: Non ! Merci Léon je ne suis pas venu pour ça. On m'a raconté grand père que vous rodiez vers les casemates et le phare la nuit ? Que cherchez vous là bas ? Que se passe t-il ? Vous allez vous

faire tuer un jour ou l'autre, conseilla Justin.
Vous me connaissez depuis que je suis gamin,
vous pouvez me faire confiance non ?

: Cré dé diou mon gamin, il y voit des choses le
Léon sur les dunes. Pas si fou le vieux, ils s'en
passent des choses la nuit près du phare que j't
dis.

: Bon et alors que voyez vous ? répondit
l'autre.

: Bé mon garçon il y a des gens qui se font des
signes dans le phare, avec un mouchoir et la porte
s'ouvre et v l'a ti pas que quelqu'un rentre et tout
cela à la barbe des boches.

Devant l'incompréhension de Justin l'autre
insinua, moi je te dis que c'est peut être encore
des violeurs d'enfants qui séquestrent des gosses.

: Holà ! Père CHASSIN n'allait pas trop vite,
je sais que votre petite fille a été violentée et
qu'on n'a jamais retrouvé l'assassin. Mais de la à
dire que ce que vous voyez la nuit, est en rapport
avec des violences sur enfant, non ! Ca je n'y
crois pas.

L'inspecteur voyant que le Léon avait sa
mine butée des mauvais jours, et qu'il murmurait
tout seul dans sa barbe, Justin se dit qu'il devrait
enfin lui dire la vérité sur les circonstances du
drame de l'époque et des maltraitements qu'avait
subit sa petite fille.

: Voyons, il essaya de le raisonner.

: Le temps est passé, je vais vous dire ce que je
penses du drame de votre petite fille, si vous me
promettez de ne plus roder sur la plage.

L'autre bien que vieux et voûté se redressa

d'un bond

: Tu le savais et tu ne m'as jamais rien dit, s'écria CHASSIN furieux.

: Attendez ! Attendez ! Mon ami, reprit Justin, d'après mes conclusions et les indiscretions du commandant allemand à ce sujet, il aurait découvert que c'était un soldat allemand qui aurait fait cela, rassurez vous continua-t-il ce soldat n'est plus là. On l'aurait envoyé se faire tuer sur le front russe. Voilà vous savez tout. N'allez plus au phare, je vous promets de faire mon enquête sur ce qui se passe.

L'inspecteur retrouva le commissariat et demanda à ses subordonnées si les affiches de recherches sur le présumé coupable avaient bien été diffusées et aussi dans la zone libre, avait il précisé.

: Vous avez bien été voir sa mère questionna l'inspecteur aux policiers et alors ?

: Hé ! Chef la brave femme ne l'a point vu son fils, depuis au moins six mois.

Eh bien reprit Justin, je vous ai demandé de ramener une photographie de cette crapule, vous l'avez fait.

Un autre policier intervint en entrant dans le bureau de son supérieur : Oui Monsieur l'inspecteur ! Voici l'affiche avec le portrait qui ressemble à la photo, on l'a diffusé partout sur Bordeaux, Toulouse, et aussi dans d'autres villes vers Saintes et Périgueux.

: Bon travail Félicien, à coup sur il a du se débrouiller à passer en zone libre, mais avec toutes ses affiches qui montrent sa tête on devrait plus tarder à lui mettre la main dessus.

Justin se confortait dans l'idée que Jean MOTHE était le seul coupable, que pouvait il faire à discuter avec la petite Germaine le jour de sa mort.

En rentrant chez lui l'inspecteur se dit qu'il avait promis au vieux CHASSIN de faire un tour vers le phare de la Courbe de voir de quoi il en retourner au phare.

: Il faudrait que je trouve un moment en fin de journée, je laisserai la voiture chez les cousins et je leur emprunterai un vélo pour pédaler vers l'océan. Un peu d'exercice cela me fera du bien je me rouille assis derrière le bureau du commissariat.

Assis dans son fauteuil, il entendait les avions alliés bombardier encore et encore les lignes de chemins de fer. Dans le noir il réfléchissait au meilleur moyen d'approcher le phare sans être repéré par les boches.

: Le mieux se disait-il c'est que le père CHASSIN, me guide sur les petits chemins qui mènent aux dunes et après je me débrouillerai seul.

La semaine passa vite au commissariat pris entre les rapports de petits larcins et les convocations des Allemands à la Kommandantur qui menaçaient du peloton d'exécution, les gens coupables de sabotages.

Le samedi il se rendit chez sa cousine et fit ce qu'il avait pensé, il s'annonça : Bien le bonjour cousine, je t'emprunte une bicyclette pour faire un tour. Je vais chez le vieux dans la forêt ne m'attendait pas, je rentrerai tard.

: Attention à toi lui cria son cousin avec tous ces bombardements les allemands sont nerveux, ils tirent pour un rien.

Justin d'une main lui fit signe qu'il avait compris, forçant sur les pédales il mit peu de temps à arriver devant la maison du vieil homme.

Quand il expliqua son plan à CHASSIN celui-ci fut ravi, trop content de participer à une enquête.

Pédalant de concert dans la nuit sur les sentiers sableux, il suivit le vieil homme jusqu'aux dunes.

: Regardes, Justin mon garçon la bande de terre tu l'a vois, caches toi juste en haut de la casemate. Les autres dedans ils sont sourds comme des pots. Fixe ton regard en direction du phare qui est à 300 mètres et observe bien ce qui va se passer.

Suivant les conseils de l'ancien il rampa pendant dix minutes et il se cacha dans les grandes herbes qui retenaient le sable des dunes

Le vent et le ressac des vagues masquaient les bruits, il vit une lumière vers la casemate des allemands, mais il n'entendit même pas la porte se refermer. Des heures s'écoulèrent mais rien ne se passa, il pensa un moment que CHASSIN lui avait raconté des histoires. Fatigué et étourdi par le vent il failli ne rien remarquer.

Comme lui avait décrit le vieux CHASSIN, une infime lueur apparue vers le phare et promptement s'éteignit, la porte rapidement entrebâillée, il remarqua qu'une ombre se faufilait à l'intérieur et puis la nuit engloutit le monument. Il attendit un bon moment, regardant intensément pour distinguer un mouvement mais rien ne se passa. Bien que tiraillait par l'envie de quitter les lieux son instinct de policier le poussa encore à attendre un peu.

Dans les premières lueurs du jour tous ses vêtements chiffonnés et remplis de sable, il se retourna et s'étira en baillant, il discerna comme précédemment dans la nuit la porte du phare s'entrouvrir, et une silhouette féminine se glissa vers les touffes d'arbres éparpillées qui conduisaient à la grande forêt de la Courbe.

J'ai bien fait de patienter se dit il. D'un bond il su qu'il devait suivre cette ombre, rapidement rampant en arrière il rejoignit son vélo cachait sous les pins et arc boutait, il pédala vers l'intersection des routes qui menaient sur Royan et Saujon.

Arrivé au carrefour, il aperçu une forme de véhicule qui ressemblait à une Juva 4 qui démarrait en trombe, et qui prenait la direction de Saintes. Trempé de sueur il dérapa avec sa bicyclette dans le gravier de la ferme de la cousine avant de sauter dans un même élan sur le siège de sa voiture. Il fit demi tour dans la cour et poursuivit l'autre automobile, dont il voyait les phares devant lui.

Le conducteur comprit vite qu'il était suivi les phares de la Traction éclairait maintenant la chevelure de la femme au volant. Dans la grande ligne droite la voiture de Justin collait à l'automobile de devant.

A toute allure l'autre véhicule dérapa et emprunta un chemin à travers le forêt, surpris l'inspecteur mis un instant à réagir, quand il recula pour prendre lui aussi le petit sentier de la forêt il comprit en ne voyant plus aucune lumière devant lui que la femme l'avait semé.

Il avait bien reconnu une Juva 4, la conductrice devait bien connaître le coin pour rouler aussi vite. Peu de temps après alors qu'il stoppait à l'intersection du camp de César et du panneau de Meursac, il reprit dans le petit matin la route de Royan. Dépité d'avoir été si vite semé.

Ensuite pendant qu'il garait sa voiture. Il se dit que cela serait sûrement judicieux, de faire une petite visite plus tard dans le coin, pour découvrir à qui appartenait cette voiture qu'il avait suivi.

Pendant ce temps sur la route de Pamiers, le menton sur la poitrine Jean s'était endormi bercé par la tiédeur de la cabine et le balancement du camion. Il entendit dans un brouillard lointain, Paul le camionneur qui tentait de le réveiller :
Oh ! Julien on est arrivé à l'auberge.

Pas encore habitué à son nouveau nom, il mit du temps à réagir il constata que le véhicule

entre temps c'était arrêté ce qui l'obligea à revenir à la réalité.

: Ne bougez pas Julien, je vais d'abord voir aux nouvelles et reconnaître les lieux, avec les temps qui courent on ne sait jamais sur qui on va tomber.

Jean vit le bonhomme rajuster son pantalon et enfoncer son béret sur le crâne en marchant vers l'auberge.

Une ou deux minutes passèrent... La porte s'ouvrit et il vit le Paul qui lui faisait signe de venir

: Venez ! Julien rien à craindre pas de fouineur pas de collabo ni de gendarme ria t il.

: Bon on boit le coup, et plus tard on ira dans l'arrière cuisine trouver la personne dont je vous ai parlé. La patronne est une amie et c'est son mari qui vous conduira, un brave homme vous pourrez le constater mais un peu contrebandier. Hé que voulez vous c'est les affaires s'esclaffa t il.

Au bout de la deuxième tournée que Paul avait insisté pour payer, il lui fit remarquer que s'il voulait passer inaperçu il fallait absolument changer de vêtements.

: Hé ! Que Julien, vu vos défroques on va vous repérer de loin, et si vous voulez passer la frontière c'est jamais bon d'être comme ça en montrant les habits du jeune homme. Moi je vous dis cela c'est pour les policiers Espagnols de l'autre coté.

: Et puis si je peux encore me permettre une chose reprit le paysan il faudrait aussi quand

même vous raser, vous ressemblez trop au bonhomme de l’affiche de la gare celui que toutes les polices de France recherchent... Il y a même une petite récompense pas lourde certes, mais assez conséquente pour attirer ces voyous de dénonciateurs.

Jean ébahi roula des gros yeux et avala son verre d’un coup sec

: Comment ? Monsieur Paul vous êtes au courant de ma fuite ?

: Ha ! Mon garçon, il ne fallait pas être grand devin, pour voir quand vous m’avez accosté à Agen que vous vouliez échapper à quelqu’un ou à quelque chose.

: Et pour l’affiche ? Je n’étais même pas au courant qu’ils avaient fait distribuer des portraits avec ma figure ? S’inquiéta Jean. Par contre j’ai vu des policiers que j’ai évité avant de sauter dans votre camion.

: Oh ! C’est en entrant dans la gare pour voir mes bestiaux qui montaient dans les wagons de transports, que j’ai repéré l’avis de recherche, bien sur deux minutes après je vous voyez en face de moi alors ... Vous comprendrez que je ne fus pas long à deviner tout gros paysan que j’ai l’air.

Mais soyez sans crainte, vous m’avez l’air d’un bon jeune homme ce n’est pas moi qui va vous dénoncer, ni mes amis de l’auberge comptez sur nous pour vous aider.

Jean comprit que l'autre ne ferait rien contre lui. Aidé par l'alcool et par le visage jovial du bon Paul. Il raconta en quelques mots son histoire et sa fuite désespérée pour échapper à la police de Charente.

: Effectivement répliqua Paul, il ne vous reste plus guère de choix mon ami... A mon avis passer la frontière et aller le plus possible vers le sud, l'Espagne et même plus loin l'Afrique. La bas qui sait, vous pourrez peut être vous reconstruire une nouvelle vie.

Jean entre temps s'était levé et tout en examinant les rares clients d'un air soupçonneux, il se regarda dans la glace qui se trouvait en face de lui. A la tête qu'il fit en se voyant, le camionneur le rassura

: Ne vous tracassez pas, le Pierrot va vous passer du linge propre et un rasoir pour avoir l'air... Comment dire plus respectable et son rire gras emplît d'un coup la salle de restaurant.

: Allons ! Jean ou Julien, qui que vous soyez, suivez Micheline la patronne elle vous fait signe !

Plus tard rasé et vêtu de vêtements un peu trop grands pour lui, Jean s'avança vers Paul qui le reconnu à peine

: Ha ! Vous voilà mon Julien, c'est pas que je m'ennuie avec vous reprit le maquignon, mais c'est pas tout ça c'est ma Gertrude qui va me sonner les cloches si je rentre trop tard chez les nous autres, elle va encore me dire que j'ai encore traîné dans les bars ... Pour cette fois si elle n'aura pas tord.

: Ben dieu, v la ti pas que je peine à vous laisser ici ! Le brave bonhomme serra Jean dans ses gros

bras et parti sans se retourner.

Jean entendit le camion démarrer, quand il suivit son hôtesse et se retrouva assis près de la cheminée dans l'arrière cuisine.

Quand pourrons nous partir ? Demanda-t-il l'air inquiet.

Tiens voilà le Pierrot qui revient rassura Micheline, il ne devrait pas tarder à se mettre en route.

Oh ! Le Julien cria le mari de Micheline embarquez, faut pas traîner ici maintenant on y va !

Lesté d'un tas de provision que lui donna gentiment Micheline qui ajouta, vous en aurez besoin là ou vous allez. Il se retrouva dans la cabine du nouveau camion.

Enclenchant une vitesse Pierrot fit un signe à sa femme qui lui faisait des aux revoirs, et il lança le véhicule sur la route de Mazères.

La pluie commença à tomber quand Pierrot tendit un gros tricot à Jean.

: Coquin de sort ! Mettez ça, à Foix y aura sûrement de la neige, et j'ne vous dis pas encore plus haut vers la vallée d'Az qu'on atteindra dans la nuit.

: Hâbla Espagnol Usted, ricana Pierrot Parlez vous espagnol ?

: Ah ! Cela non Monsieur Pierrot, je n'ai

jamais quitté ma Charente pourquoi cela pose un problème ? Interrogea Jean.

: Un peu mon garçon, si tu veux t'en sortir et traverser l'Espagne sans te faire arrêter par la Guardia.

: Moi ! Continua le conducteur je vais t'amener en Espagne et te trouver si possible un guide. Mais après ou vas-tu aller tu le sais ? A l'air incrédule de Jean l'homme fronça les sourcils.

: Hé ! Mon vieux pensa Pierrot, sans savoir ou tu vas et sans parler un brin de la langue locale je ne donne pas longtemps avant que tu te fasses coincer et te voir finir dans une prison espagnole.

Sans vouloir trop inquiéter le jeune homme, l'homme du camion continua à l'encourager

Je te conseille, mon garçon voyant Jean se renfrogner d'aller vers un port et de prendre un bateau qui longe les côtes d'Espagne, et rejoindre ainsi l'Afrique du nord, maintenant faut voir... Pendant qu'ils discutaient le camion prit la route de Varilhes et de Foix.

Comme l'avait pressenti le conducteur, Foix était sous la neige, ils laissèrent rapidement la ville derrière eux. Les phares du camion éclairaient les flocons emportés par le vent, ils fonçaient maintenant vers Ussat et la vallée d'Az.

: Et vous Monsieur Pierrot, glissa Jean en baillant essayant de rester éveiller, vous allez faire quoi la haut.

: Ah mon gars j'y vais pour l'alcool moins cher en Espagne mais chut ! Moins tu en sauras mieux cela vaudra pour tous les deux répliqua Pierrot. Tu

vois ici ou nous sommes à Saint Paul c'est une zone interdite, d'habitude il y a toujours des gardes mobiles mais dans la nuit et par ce froid nous ne rencontrerons personne j'en suis sur.

Le véhicule dérapait par instant et il fallait toute l'habileté du conducteur pour éviter qu'il chavire dans le bas du fossé les deux hommes ne parlaient plus crispés et attentifs à la route sinueuse qui grimpait vers Andorre.

Pierrot rompit le silence,

: Encore une ou deux heures, et quand nous serons sur place ne dis pas un mot laisse moi faire, c'est un endroit où l'on fait des affaires, mais tout le monde se méfie de tout le monde à cause des dénonciations et des passeurs peu scrupuleux.

Enfin les phares dévoilèrent un petit village.

: C'est Lleda ! Baisse la tête je ne veux pas effrayer mon contact il est plutôt craintif, souffla Le Pierrot.

Zigzagant dans les rues étroites, l'engin s'engouffra dans une grande bâtisse dont le portail était resté ouvert et le conducteur coupa rapidement le moteur.

: Oh ! Julio vente por aqui(Viens ici) continua Pierrot. Un homme souriant sortit d'une porte du fond.

: Fue bueno el camino ? (Le chemin fût bon)
S'enquit l'Espagnol

: Si ! Si ! Julio, répondit l'homme du camion.

Un conversation en espagnol s'engagea entre le chauffeur et l'Espagnol à qui il présenta Jean, expliquant les problèmes du passager et ce qu'il voulait faire. Continuer en Espagne pour prendre un bateau pour l'Afrique.

: Viens descend du camion Julien, tout va bien il va pouvoir t'aider, suis nous on va manger et dormir. Demain il te présentera à ses amis qui vont sur Ordino et Combas, on est passé tu es rassuré, s'exclama Pierrot en riant.

Un peu plus tard l'espagnol fit signe au jeune homme de le suivre dans un grand escalier il lui montra une paillasse dans un coin du grenier et le quitta avec un : Buenas noches.

Jean fut prit d'un de ses forts mal de tête habituels, épuisé il s'écroula sur le lit et s'endormit comme une masse.

Il aurait dormi sans doute encore des heures, si une main forte et calleuse ne l'avait pas secoué

: Venga usted conmigo ! (Venez avec moi)

Quelle heure pouvait-il être il remarqua par un vasistas la lueur du jour dehors, Il ne vit pas Pierrot qui avait dû repartir pendant qu'il dormait.

L'autre lui tendit un bol de café il ajouta : Béba !(Bois) Sans comprendre notre ami prit le breuvage et l'engloutit d'un trait pendant que l'autre homme l'entraînait par le bras.

Arrivé dans le garage de la veille, il s'aperçut que d'autre hommes tous des Espagnols

l'attendaient afin qu'il monte derrière dans la benne bâchée. D'un bond il fut à l'intérieur, il entendit Julio crier : Vaya con Dios Miguel ! Jean assis sur le plancher voyait des hommes lui sourire : Esta Bien ! Disaient ils

Les soubresauts du camion les obligèrent tous à s'agripper sur le chemin rempli d'ornières qui descendait en lacets, cela continua un bon moment. Enfin le fourgon sembla rouler sur un semblant de route et chacun pu se rasseoir dans son coin

Dans l'après midi les hommes regardaient vers l'arrière du camion et firent signe à Jean : Ordino ! Ordino !

: Miré hombre... Encore plus tard il lu sur un panneau... Une ville comme Comas. A la fin de la soirée en arrivant dans une autre ville, un barrage routier obligea le camion à stopper. La police espagnole fit descendre tous les passagers et la Guardia vérifia minutieusement les papiers d'identité de chacun.

: Hombre ! Fit un garde : Venga aqui,(Venez ici) il comprit qu'il devait montrer ses papiers lui aussi. Examinant les documents l'homme le fit mettre à part. Ne pouvant rien dire, il vit repartir le camion avec ces autres compagnons qui le regardaient en lui faisant des signes de la main.

Ce qui sembla être un officier s'approcha de lui et lui déclara en mauvais français, qu'il devait monter dans le fourgon cellulaire déjà rempli d'autres gens. Dépité et surtout angoissé de ce qu'il allait devenir il s'assit encore une fois sur le plancher et attendit en priant que la chance ne l'abandonne pas.

Le petit fourgon traversa une ville du nom de

Manresa et s'enfonça encore plus dans la campagne. L'œil sombre des prisonniers et le silence quasi absolu faisait craindre le pire à Jean, au passage il reconnu un panneau marqué Lérída quelques instants après ils entraient dans la cour d'une prison.

Suivant le groupe d'hommes qui descendaient du fourgon cellulaire ils furent conduits dans une salle ou tous durent se déshabiller. Encerclés par des gardes ils furent conduits sans autre explication dans des cellules individuelles. Grelottant de froid il passa la nuit à marcher pour se réchauffer, et à imaginer déjà l'interrogatoire qu'il devrait sûrement subir le lendemain.

Effectivement comme il avait prévu tôt le matin on vint le chercher... Dans une salle assis en face de lui se trouvaient un militaire et deux autres hommes qu'il prit pour des infirmiers ou des docteurs.

L'homme en habit de militaire lui posa mille questions en français, d'où il venait pourquoi il était passé illégalement en Espagne... S'il était un espion anglais ou américain.

Jean répondait calmement aux différentes questions, et finit par dire qu'il était malade des poumons et de la tête et qu'il voulait se faire soigner en Espagne où il faisait plus chaud, et on lui avait dit aussi que les médecins espagnols étaient réputés pour la tuberculose. C'est pour cela qu'il était là.

Plutôt satisfaits de ses réponses, le militaire se tourna vers les deux autres hommes et parlant doucement pour ne pas être entendu de Jean ils commencèrent à débattre de son cas.

Dix minutes passèrent et l'homme se retourna

et dit à Jean qu'il pouvait partir. Celui-ci accompagné d'un garde retrouva rapidement sa cellule.

Toujours aussi nu, il se couvrit de la mince couverture et s'allongea par terre. Sans boire et l'estomac vide il attendit deux jours avant de voir le garde lui faire signe de le suivre.

En quelques pas hésitants, il arriva dans une sorte de bloc sanitaire aménagé, où il reconnut un des hommes en blouse blanche de l'interrogatoire qui lui fit signe d'approcher et qui lui remit une sorte d'ordonnance pour aller à l'hôpital. Par de grands gestes il lui montra la direction qu'il devait prendre et il le raccompagna à la porte en montrant au garde que Jean pouvait partir.

Le temps de récupérer ses vêtements et il se retrouva dans la rue en dehors de la prison. Ebah d'être libre aussi rapidement alors qu'il s'attendait au pire, il commença à marcher dans la direction que lui avait décrit par signe le docteur espagnol. En face de la route un homme l'appela sans trop élever la voix : Hombre ! Hombre ! Il reconnut Julio

Amigo ! Ven ... S'exclama Julio le reste de la phrase lui échappa complètement.

Julio le guida vers une voiture garée dans une rue adjacente, il lui mit une couverture pour le dissimuler, il comprit qu'il devait s'allonger sur la banquette. L'automobile démarra sans bruit, Jean sentit que le véhicule s'engageait dans les rues de la ville de Lérída.

Quand la portière s'ouvrit, il était dans un garage. Une vois en français l'appela : Venez Monsieur, nous allons vous transporter ailleurs. Surpris du ton de la voix il se tourna et aperçut une

femme blonde qui lui souriait.

: Merci pour tout et aussi de votre gentillesse, Jean continua à regarder Julio et un autre homme qui eux aussi parlaient à la femme. Sortant enfin du véhicule, le jeune homme demanda

: Mais pourquoi tant de sollicitude envers moi, je n'ai aucun argent à vous donner pour tout ce que vous faites ?

: Ne vous inquiétez pas votre ami Français Pierrot s'est arrangé avec Julio mon mari, vous savez ils sont en affaires depuis de nombreuses années. N'ayez pas d'inquiétude.

Remerciant en pensées le contrebandier il suivit le petit groupe de personnes qui l'encadraient.

: Ou allons nous maintenant Madame ? Demanda Jean qui retrouvait un peu de contenance après ces deux jours passés en prison.

: Vers Alicante ! S'écria la blonde, le médecin que vous avez vu et une connaissance de longue date c'est pour cela que nous savions que vous alliez sortir nous avions tout prévu.

Elle tendit la main et lui demanda l'ordonnance on va simplement corriger le lieu et l'hôpital, continua-t-elle en montrant ses jolies dents blanches.

Entre temps Julio et l'autre homme apportèrent des bandes de pansements et s'esclaffèrent, en entourant la tête à Jean qui ne comprenait rien à tout cela.

: Laissez vous faire, on a l'habitude depuis la guerre chez nous on est rodé insinua la femme à Julio.

Les yeux cachés par les pansements, il sentit qu'on le guidait dans un haut fourgon. Allongé il fut surpris par la sirène du véhicule qui démarra. La femme assise à coté de lui, dit quelques mots en Espagnol et mis sa main sur son bras : Donnez moi aussi vos papiers Français c'est au cas ou nous serions arrêtés par la Guardia civile.

Des heures s'écoulèrent encore, quand Jean sentit l'air iodé de la mer...

: Un barrage, faites semblant de dormir, et surtout ne dites rien rassura la femme de Julio. Le fourgon ralentit et s'arrêta. Une conversation en espagnol débuta Jean entendit la porte s'ouvrir et se refermer, à son grand soulagement le véhicule redémarra et reprit sa route.

Soyez patient dit la femme blonde qui voyait Jean s'agitait dans son coin, Alicante n'est pas loin Arrivés sur place nous vous prendrons un billet pour un bateau qui va sur Alger en Afrique du Nord, et un ami vous fera monter à bord, car nous n'irons pas plus loin avec vous. Par les tressautements du véhicule notre ami compris qu'ils roulaient sur les pavés du port.

On y est ! Monsieur Jean c'est à vous de continuer. Le véhicule rangé près d'un dock les trois espagnols descendirent chacun donnant l'accolade à Jean et lui prodiguant encore des encouragements en espagnol qu'il ne comprenait pas.

Un autre homme arriva du coté du port, il salua les autres et en se tournant vers Jean lui dit. : Tenez j'ai votre billet, enlevez le reste de vos bandages et suivez moi à quelques mètres. En faisant signe au

fourgon qui démarrait Jean suivit son nouveau guide

Un gros bateau était là contre le quai, la passerelle grouillait de monde, en bas son guide l'encouragea à montrer son billet et fit un signe complice au policier pour monter qu'il s'occupait de Jean. L'autre sourit d'un air entendu, et Jean se retrouva en un rien de temps sur le pont du bateau.

Son billet ne lui donnait pas droit à une cabine, aussi se retrouva-t-il sur une chaise longue près d'une coursive.

Après tout ! Se dit il avec tout ce que je viens de subir c'est le paradis ici.

Plus tard installé dans sa chaise longue il entendit la sirène mugir et les cheminées lâcher des volutes de fumées

Se décalant du quai le navire se dirigea vers la pleine mer, le bateau battant pavillon neutre se glissa le long des cotes Espagnols pour longer la cote Africaine.

Bientôt il pu grignoter du pain noir et un morceau de viande en sauce qu'on lui servit.

Le temps était beau et aucune alerte ne vint troubler la quiétude des passagers pendant la traversée.

Le navire devait arriver à Oran, et ensuite continuait sur Alger.

Le lendemain tous les passagers se massèrent sur le pont pour découvrir le port d'Oran.

Jean vit sur le quai des hommes en costumes blancs qui hélaiient des passagères. Bousculé et emporté par ceux qui descendaient, il se retrouva lui aussi sur le quai. Un gendarme s'avança vers lui et lui réclama ces papiers d'identité.

Anxieux de la réaction de l'autre il se trémoussait, il avait du mal à contenir son angoisse d'être découvert. : Alors ! Reprit le gendarme on vient à Oran pourquoi Monsieur FOURNEAU ?

: Je viens pour m'installer Monsieur le gendarme.

Bonne chance alors, dit le gendarme en lui remettant ses papiers d'identité.

Libéré il prit comme tout le monde la direction de la sortie. Plusieurs voitures taxi lui firent signe mais il déclina l'offre d'un geste.

Il s'approcha d'une femme avec deux enfants, qui marchait devant lui et il lui demanda où il pouvait prendre un car pour l'intérieur de l'Algérie.

: Ha ! Ça Monsieur si vous ne connaissez pas le coin, vaut mieux que vous restiez pour l'instant sur la cote méditerranéenne lui dit elle avec un accent bizarre.

Excusez moi encore mais à par Oran quelles sont les autres villes ?

: Ma parole, Monsieur dit elle avec son accent, il y a aussi Alger, Constantine, Tlemcen, voyez continua-t-elle tous les arrêts de cars sont là, moi je vais vers la sortie d'Oran aux Planteurs si vous voulez me suivre, ensuite vous choisirez votre chemin.

Il sortit quelques sous de sa poche et les tendit au chauffeur qui lui fit remarquer que cette monnaie ici n'avait pas cours mais que pour cette fois... Allez y montez lui dit il.

Jean aida la femme et ses deux enfants à caser

leurs valises et il s'assit au fond du car à côté d'une femme voilée. Il regardait la route qui longeait le port, arrivé presque à la sortie de la ville il lu des panneaux qui ne voulait rien dire pour lui : Les Arènes, Choupot, les Planteurs...

La femme se leva avec ses deux enfants et héla le chauffeur, celui-ci d'un coup de volant sec gara le car.

Pendant que Jean faisait descendre les enfants la femme le conseilla

: Dites au chauffeur de vous arrêter à l'aérodrome de la Senia si vous chercher du travail, il y en aura peut être. Bon courage lui dit elle.

Quand le car commença à partir il alla s'asseoir près du conducteur et lui demanda de le faire descendre à l'aérodrome comme avait dit la femme.

Pendant que le véhicule roulait, il contemplait ce paysage aride qui le changeait de sa Charente natal.

Le chauffeur l'interpella en criant : La Senia c'est là que vous descendez jeune homme à bientôt.

Faisant le tour d'horizon, il se dirigea vers la grille de l'entrée et des docks en demi lune. Il aperçut une pancarte marquée bureaux de l'aérodrome, juste à cet instant un homme maigre en sortit et l'apostropha

: C'est pourquoi ? Si c'est pour un départ plus d'avion en ce moment c'est la guerre, les Américains ont réquisitionné toute une partie de l'aéroport.

: Non ! Non ! Monsieur c'est pour un travail, l'on m'a dit que vous cherchiez de la main d'œuvre. Intéressé l'œil du grand bonhomme s'illumina.

: Vous êtes mécano avion ?

: Non ! Excusez moi simplement menuisier charpentier, et ébéniste aussi répliqua Jean. Réfléchissant un instant il se présenta : Philibert SOULIER responsable de l'aérodrome du moins ce qu'il en reste.

: Bon si vous savez réparer les clôtures en bois du terrain je vous embauche, croyez moi y a du boulot.

Le visage de Jean s'illumina, laissez moi faire dit il et vous verrez ! Tapez là Monsieur.

FOURNEAU de Bordeaux se présenta-t-il...

Avant de partir le patron de l'aérodrome le renseigna : Vers midi c'est là-bas, il y a les cuisines, et le réfectoire pour les employés.

Pour trouver un logement cela sera dur avec toutes cette troupe, si vous ne savez pas ou aller je pourrai vous trouver peut-être une chambre chez moi au « Figuiier »

Voyant la surprise se manifester sur le visage de Jean, il se moqua de lui : N'ayez crainte ça c'est l'ancien nom du village, maintenant c'est une victoire Napoléonienne qui vous accueille ce soir, c'est Valmy !

C'est le nom du village à 10 kilomètres d'ici, allez au travail et bon courage il vous en faudra, à ce soir ici vers 18 heures devant le portail.

Monsieur ! s'écria le nouveau Julien (Jean) et pour les outils ? Philibert SOULIER montra du bras les docks ... Demandez le chef d'atelier Raymond il vous donnera ce dont vous aurez besoin, on à tout grâce aux Américains.

Au bout de l'aérodrome séparait par une vieille clôture, il constata des mouvements d'avions de l'US Air Force.

Suivant le conseil il s'avança vers une demi lune, et reçut du chef mécano les scies et autres outils qui lui serviraient à relever les clôtures de l'aérodrome.

Vers midi une sonnerie l'alerta, d'où il était, il voyait les employés se diriger vers un bâtiment qui devait être le réfectoire, il su que l'heure du déjeuner était arrivée. Il avait toujours ses problèmes de concentration, et ses absences de mémoire.

Au milieu d'une dizaine d'hommes en salopettes bleues il s'assit devant une assiette remplie de tomates et de poivrons cuisinés avec des sortes de saucisses, levant les sourcils d'un air interrogateur il commença à manger du bout des lèvres. Un homme qui le fixait lui dit avec ce drôle d'accent.

: Parole d'honneur ! Faut manger mon fils c'est un plat d'ici, c'est la Frita et des merguez : On voit bien que t'es pas d'ici. Il se retourna vers le chef d'atelier, Hein ! Il n'est pas d'ici. Hein ! Raymond, Champion du monde ! Et toute la salle se mit à rire.

Le nouveau Julien décontenancé par la bonne humeur des employés, se trouva plus à l'aise et entama sa frita et ses merguez d'un meilleur appétit.

Il avait travaillé toute la journée, et l'enceinte du terrain commençait à ressembler à quelque chose, le soir tombait quand il rejoignit le grand portail où devait l'attendre son nouveau patron.

Une voiture à ce moment là klaxonna, il reconnut Philibert SOULIER. : Allez, montez ! On y va. : Bravo fit l'autre, j'ai fait le tour vous avez bien avancé et c'est du travail soigné.

: Demain nous discuterons de vos gains, pour le moment rentrons, et je vous montrerai où j'habite et où vous allez dormir c'est pas du luxe, mais il y fait frais la nuit et vous aurez l'odeur du raisin à l'alcool dit-il à moitié sérieux un sourire aux lèvres.

La route dura peu parlant de tout et de rien le patron arrivant au village, il lui fit faire le tour en quelques minutes.

: Cela à un peu changé, car les gradés américains logent chez l'habitant.

En remontant la rue principale bordée d'arbres, il montra la place et le monument aux morts de 14/18 et juste en face la boulangerie, plus bas Monsieur MERCONDIER viticulteur, en face les FONDIS viticulteurs eux aussi.

: Je vous rassure Julien, la moitié du village ce sont des viticulteurs, la vigne quoi.

En dehors de la route principale toutes les autres routes sont en terre, et voilà le terrain de tennis ! Faut le dire on a un tennis, ici construit par certains mordus du village.

.En face du terrain de tennis la coopérative vinicole, et derrière le magasin de fleurs tenu par l'amie de ma femme Madeleine. La voiture peu après s'arrêta devant un portail gris. Philibert descendit et ouvrit les deux battants pour entrer dans la cour couverte à moitié par un auvent.

Un énorme figuier trônait : Pas encore la saison reprit le patron, qui voyait Julien émerveillé par la taille de l'arbre.

Descendez que je vous présente mon épouse Julietta ! Viens chérie ! On a du monde.

Derrière les rideaux d'une pièce qu'il prit pour

la cuisine, Julien vit apparaître une jolie petite brune qui lui souhaite la bien venue avec cet accent si particulier qu'avaient les gens qui habitaient le pays.

: Popo ! Dis ! Philibert il est grand est beau ton nouvel employé, il plairait bien à mon amie Madeleine qui tient le magasin de fleurs.

: Parole ! A peine arrivée tu veux déjà le marier à Madeleine, laisse le respirer répondit son mari.

: Excusez nous ! Monsieur Julien, mais nous les pieds noirs on parle toujours beaucoup trop répliqua Juliette.

: Ou vas-tu l'installer ce beau jeune homme, car il faut qu'il reste ici pour que je lui présente Madeleine s'esclaffa la femme de Philibert SOULIER.

: C'est prévu mon épouse, je vais le mettre dans la petite chambre dans la cour, je lui ai déjà dit entre le raisin qui trempe dans l'alcool et les olives qui massèrent Ah ! Ah !

Allez ! Venez Julien on va prendre l'anisette et on mangera la paella qu'a sûrement préparée Julietta

A table Julien se trouva vite comme en famille, il raconta au couple d'où il venait, et que c'était aussi le pays du bon vin.

Quoi ! Le bon vin ici cela ne manque pas, s'écria le Philibert déjà éméché par l'anisette. Se levant d'un bond il récupéra une bouteille près d'un petit tonneau. Goûtez moi ça c'est d'ici ! D'un vin vendangé juste là, à 200 mètres de Valmy... Pendant que Juliette faisait la vaisselle les deux

hommes continuèrent à vanter les vins de leurs régions respectives.

A point d'heure, Philibert conduisit bras dessus bras dessous Julien qui n'avait pas eu le loisir de découvrir sa chambre, et pour ne pas déroger à ses habitudes, il s'écroula mort de...Fatigue.

Le lendemain entouré de tonneaux et de vieilles armoires, il se redressa d'un coup entendant le bruit du moteur de la Renault.

Madame SOULIER tapa à sa porte et lui cria : Le café est servi, Philibert vous attend dépêchez-vous de vous laver et de vous habiller.

La journée se passa à tailler et retailer les bois des clôtures pour les ajuster.

Au loin il vit s'approcher son patron qui l'encouragea à continuer à faire encore du bon travail.

: Julien ma femme tiens absolument à vous avoir ce soir à la maison, cela sent le traquenard je vous préviens. Faites moi donc penser à vous donner d'autres vêtements, ceux-ci semble en bout de course.

A midi il retrouva à la cantine ces compagnons de travail qui continuaient à se moquer gentiment des joues rouges du chef d'atelier.

: Alors fils ! Entama justement Raymond, tu t'y plait dans ce pays et les merguez pas trop pimentées...

Le soir à Valmy raccompagné par Philibert SOULIER, celui-ci lui donna quelques consignes.

: Changez-vous, ma femme à mit un de mes anciens costumes sur votre lit.

Vous verrez je vous ai prévenu Madeleine la fleuriste et une amie de ma Julietta.

Ne vous laissez pas faire, si elle ne vous plaît pas... Car elle a déjà fêté Catherinette elle n'est plus très jeune 30 ou 35 ans à mon avis.

Mais c'est l'amie de mon épouse ne la faites pas souffrir si quelque chose se passe entre vous.

Nanti des bons conseils de son patron, notre ami se présenta devant le rideau de la cuisine tout pimpant dans son beau costume, Julietta l'accueillit ravie de le voir si bien habillé

Entrez Julien suivez moi, nous allons au salon comme par hasard mon amie Madeleine se trouve ici.

Déjà prévenu Julien fit une entrée remarquée avec un de ses plus beau sourire .Il découvrit Madeleine assise dans un sofa, les cheveux bouclés d'un noir de jais et les yeux marrons firent beaucoup d'effets sur Julien il remarqua sa taille fine et ses jambes galbées.

Comment une femme aussi jolie pouvait-elle encore chercher un mari ... Surtout avec tous ces soldats qui ne cherchaient qu'à fréquenter. Prit dans ses réflexions il lui baisa la main d'un geste machinal.

Madeleine subjuguée, remarqua que Julien était plus grand que le plus part des hommes et le sourire qu'il lui fit, finit par la convaincre que c'était l'homme qu'elle cherchait depuis longtemps. Comprenant que quelque chose venait de se passer l'autre couple s'éclipsa sans plus un mot.

Julietta était heureuse de voir que Julien et sa seule véritable amie puissent avoir des points communs, elle souffla à Philibert qu'ils faillaient les inciter à se retrouver le plus tôt possible.

: POPO ! Philibert après-demain c'est le bal du village.

Amène donc Julien qu'il continue à lui faire la cour, j'espère qu'ils danseront ensemble, et qu'on pourra les fiancer bientôt, je sens que Madeleine est amoureuse.

Pendant son installation à Valmy, Julien aidé de son patron pu faire la connaissance du maire et des différentes sommités du village.

Bien sur le bal eut lieu, Madeleine radieuse au bras de son amoureux paraissait devant ses autres connaissances restées sans cavalier.

Le charentais n'avait jamais été un danseur émérite et il avait plusieurs fois écrasé les pieds de la fleuriste.

Ce n'est rien mon Julien je vous apprendrai en petit comité. L'ami Julien riait naïvement et serrait un peu plus fort sa cavalière.

Le couple SOULIER était ravi de voir la situation amoureuse de Madeleine et de Julien évoluée dans le bon sens.

Quelques semaines plus tard un samedi, tout le monde se rendit à Oran pour présenter Julien à la mère de Madeleine qui habitait Choupot un quartier d'Oran.

La mère de Madeleine toute heureuse du bonheur de sa fille accueillit le jeune homme de la meilleure façon, profitant de leur passage dans la grande ville Madeleine insista pour acheter des vêtements à son fiancé.

Les jours suivants de retour à Valmy, n'ayant pas encore de moyen de locomotion Juliette prêta gentiment son Sulky, c'était une petite carriole à deux roues tirait par « Belle » la jument.

: Ainsi disait-elle en riant vous pourrez vous éloigner du village pour parler...

Ainsi dès le retour de son travail à l'aérodrome on pouvait voir Julien attendre devant le magasin de fleurs, la jolie Madeleine qui fermait sa boutique en souriant pour monter à côté de l'ébéniste dans le sulky.

Allons ! Madeleine tenait vous, nous irons jusqu'au passage à niveau de la voie de chemin de Fer qui mène à Oran, et nous reviendrons avant la nuit disait fièrement Julien.

Son patron conscient du potentiel de travail de l'ébéniste, lui proposa de s'occuper de l'accastillage intérieur des avions.

Vous serez votre propre patron, malgré vos problèmes d'absence de mémoire par moment, comme vous avez du goût vous parviendrez après un stage ou deux à faire de l'excellent travail. Ainsi fut fait l'ébéniste occupa le poste de chargé de la réfection interne des avions.

Au mois de mai Julien et Madeleine se fiancèrent la cérémonie avait attiré tout le gratin de Valmy la cérémonie eut lieu dans la cour de SOULIER juste sous le grand figuier.

Julien maintenant complètement intégré à la population du village avait oublié son histoire, même jusqu'à son vrai nom.

Madeleine avec sa crinoline blanche à côté de sa mère, n'avait cessé de regarder son beau Julien un verre de champagne à la main qui discutait avec des viticulteurs juste à côté de Philibert qu'il tutoyait maintenant

Julien un peu éméché s'approcha de l'oreille de son patron et ami et lui demanda : Dis Philibert pourquoi les autres employés de la Senia se moquent de Maurice le chef d'atelier ? Il l'appelle champion du monde.

Oh ! Fils. Parole d'honneur tu n'est pas au courant. Ah ! C'est une blague de pieds noirs. L'autre intrigué attendit la suite.

: Alors ! Tu racontes en lui tapant amicalement dans le dos.

: Voilà, continua l'autre l'histoire de Maurice.

: Maurice le matin en arrivant au travail avait toujours les joues rouges.

Un jour que Micheline sa femme discutait avec

d'autres, des prouesses respectives de leurs maris, celle-ci se leva d'un bond et accrocha avec ses doigts les joues de son mari et elle s'écria ' Maurice champion du monde'. C'est pourquoi maintenant les autres hommes se moquent de Maurice le chef mécano.

Hilare Philibert s'esclaffant de plus belle avec les autres viticulteurs et il insinua : Moi je pense que c'est le Sidi Brahim qui lui donne les joues rouges à notre Maurice.

Les vendanges vinrent ainsi que le mariage de Madeleine et de l'élú de son coeur dans la petite église en haut du village.

Le couple SOULIER témoins des futurs mariés accompagna respectivement Madeleine et Julien vers l'autel.

: Tu y es enfin arrivé, hein ma Juliette disait d'un air complice Philibert en regardant sa femme du coin de l'oeil.

Le passage à la mairie ne souleva aucun problème, Julien se contenta de montrer les papiers du feu Julien Fourneau la France était loin et c'était la guerre.

Cette fois si les jeunes mariés accueillirent les invités dans la petite maison de Madeleine. On dansa le tango et la valse. Le Gramophone rythmé parfois ces nouveaux airs de Glenn MILLER.

La fête dura jusqu'au matin, le dernier invité parti, Julien rejoignit Madeleine dans la chambre à coucher il pensa juste un instant... A Maurice...

Bien plus loin du côté de la France et de la Charente, l'inspecteur Justin FONCIER avait tout essayé pour retrouver son coupable.

Les MIREPOIX n'étaient jamais revenu après le drame qui les avait frappé. Bien sûr beaucoup de choses c'était passé depuis cette histoire du meurtre de l'enfant.

Les allemands avaient totalement envahi la France. Et les bombardements s'étaient amplifiés sur le nœud ferroviaire de Saintes et d'Angoulême.

: Il reviendra bien un jour ce Jean MOTHE, je serai là pour l'attendre et je lui ferai payer son crime. Il doutait parfois quand même Justin FONCIER frustré à la pensée qu'il ne pourrait jamais peut être annoncé l'arrestation du coupable. Il se leva de son bureau et attrapa au passage son feutre pour monter dans sa Citroën, il se dirigea vers le laboratoire de son ami.

1944 Valmy près d'Oran.

Le débarquement en France coïncida avec la naissance de la petite Marie.

Entre temps comme la maison de Madeleine devenait trop petite avec le bébé, Julien et sa femme vendirent leur maison et s'installèrent sur une route secondaire derrière Valmy en face de l'école aménagée par les Américains.

Fin 1945 les troupes commencèrent à se replier, Valmy se vida d'un coup et le village reprit ses bonnes vieilles habitudes. Le soir les gens s'installaient dehors sur la rue avec leurs chaises et buvaient l'anisette qui circulait entre chaque voisin.

Monsieur et Madame FOURNEAU tout en ayant un œil sur Marie qui commençait à se trémousser dans son parc coulaient des jours heureux.

Pourtant un matin Julien s'éveilla avec un fort mal de dents, la douleur qui pointait depuis quelques jours déjà l'obligea à s'examiner dans la glace. Sa joue avait triplé de volume, et la douleur restait intenable.

Madeleine inquiète lui conseilla d'aller voir le docteur du village.

Popo ! Dit cela va passer c'est qu'une rage de dents répondit Julien, qui s'était mis lui aussi à parler comme les autres gens de Valmy.

J'ai trop de travail à la Senia ne t'inquiète pas Madeleine, je m'arrêterai prendre des calmants chez le pharmacien. Effectivement deux jours plus tard la joue avait désenflé, et Julien ne sentait plus qu'un gêne tenace.

Une dizaine de jours plus tard réveillée en pleine nuit par les gémissements de son mari, Madeleine constata que Julien tremblait de froid et de fièvre. Qu'as-tu Julien ? Cela ne va pas.

Son mari ne pouvait plus ouvrir la bouche, il délirait. Elle prit rapidement Marie dans ses bras et couru chez les LALANDE leurs voisins.

Madame LALANDE ! Gardez moi la petite, Julien ne va pas bien je cours chercher le docteur.

Peu de temps après elle revint avec le médecin, qui constata l'état alarmant du malade.

Je vais lui faire une piqûre de sulfamides et lui donner des calmants il faut l'amener tout de suite à l'hôpital BAUDENS à Oran ils pourront sûrement mieux le soigner qu'ici.

Prévenant au passage ses amis le couple SOULIER, elle partit accompagner du médecin très inquiet de voir Julien ne pas réagir plus rapidement au traitement.

Au bout d'une heure ou deux, ils purent voir Julien installé dans un lit et des médecins s'affairaient autour de lui.

Paniqué de voir son mari dans cet état alors qu'il paraissait bien se porter elle interrogea l'infirmière.

: Dites moi ! C'est grave...

: Oui... Madame il fait une septicémie. Il a trop attendu pour venir se faire soigner il a un gros abcès dans la gencive, qui a maintenant gagné la gorge.

: Cela veut dire quoi cria Madeleine énervée. Qu'il peut en mourir ?

L'infirmière baissa les yeux, et dit doucement : C'est possible ... Elle continua à installer la perfusion

Choquée par ce qu'elle venait d'apprendre Madeleine s'écroula en larmes dans un fauteuil.

Dans le petit matin, elle sentit Julien bouger et l'appeler doucement.

: Madeleine ! Madeleine ! Écoute ! Écoute

! Il faut que je te parle.

: Non ! Mon Julien repose toi demain tu me parleras.

Julien insista : Approches ton fauteuil.
Cédant aux désirs de son mari elle approcha et mit l'oreille près de la bouche du malade.

Julien commença à lui raconter toute son histoire... Son vrai nom, ses absences de mémoire, sa fuite vers l'Espagne. Tout ce qu'elle devait savoir. Hébétée par ces confidences elle crut qu'il délirait

: Tu es sur de ce que tu racontes, tu dois avoir beaucoup de fièvre, reprit Madeleine.

Julien suffoqua : Mon prénom avant c'était Jean ...Il s'affaiblit à nouveau Madeleine n'entendait plus qu'un murmure.

: Mon épouse je me sens si faible je ne sais pas si je m'en remettrai, voudras tu faire quelque chose pour moi s'il te plaît au cas où il m'arriverait malheur.

: As-tu de la famille à prévenir mon Julien ?

: Non ! Je veux que tu ailles en Charentes et que tu trouves ce policier qui doit encore me rechercher pour lui dire que ce n'est pas moi le coupable. Trop faible Julien retomba dans sa léthargie.

De bon matin, le médecin examina Julien en secouant la tête il se pencha vers Madeleine : Nous avons tout tenté mais la septicémie n'a pas l'air de vouloir rompre.

Il nous faudrait ce nouveau médicament la pénicilline malheureusement il ne nous reste que des sulfamides à l'hôpital BAUDENS.

Énigmatique le médecin lui dit : Vous devriez prendre vos précautions en cas de...

Et il s'en alla toujours en secouant la tête en

signe d'impuissance.

Julietta et Philibert catastrophés arrivèrent dans la matinée.

Madeleine leur raconta ce que Julien lui avait confié et aussi le pessimisme du médecin.

: Que faire dit elle en regardant ses amis les yeux pleins de larmes : Même si c'est sa dernière volonté, je ne peux pas me résoudre à le laisser seul dans cet hôpital.

Philibert interrogea sa femme d'un regard : C'est à moi d'y aller je suis votre ami, reste avec ton mari Madeleine, Julietta t'aidera.

: Allons ! Mes dames courage. Je partirai demain je vais préparer mes affaires et prévenir le bureau que je serai absent quelques jours.

Maintenant que la guerre est presque terminée je prendrai sûrement un avion pour Barcelone ou ailleurs pour la métropole et de là j'aviserais. Embrassant son épouse il quitta la chambre. .

Le lendemain matin, Philibert montait dans un petit avion pour Alger la capitale.

Profitant de ses connaissances dans l'aéronautique il embarqua enfin d'après midi sur un avion de l'armée pour Marseille ce qui était plus avantageux pensa-t-il que Barcelone. Dans la soirée l'avion se posa à l'aéroport de Marignane.

Le chauffeur du bus qui le mena à Marseille était un moulin à paroles. Il su en peu de temps là ou il irait coucher le soir, et quel train il devait prendre le lendemain pour Bordeaux :

: Boudille, Hé ! Bonne chance Monsieur, l'hôtel est juste en descendant du car vous ne pouvez le louper c'est l'hôtel de la gare.

Le lendemain, le voyage de Philibert jusqu'à Royan fut épuisant mais dans la soirée il était enfin.

La mauvaise nuit dans le petit hôtel de la plage ne l'empêcha pas de se rendre très tôt le matin au commissariat du centre ville.

Un policier le fit asseoir : L'inspecteur ne devrait pas tarder.

Té ! Le voilà, inspecteur y'a un Monsieur qui veut vous voir et d'après ce qu'il m'a dit il vient de loin.

Justin intrigué par cette annonce fit rapidement rentrer le visiteur dans son bureau.

: Vous venez de loin pour me voir spécialement moi ?

: Ha! CA oui Monsieur l'inspecteur.

Philibert se présenta et entama directement en confiant à Justin l'histoire de Jean ou de celui qui se faisait appeler Julien FOURNEAU, et ce qu'il avait révélé à sa femme se sachant à l'article de la mort, et qu'il n'était pour rien dans l'agression de la petite fille.

Justin écoutait et prenait des notes en même temps : Effectivement Monsieur SOULIER, cela change tout ! Un homme entre la vie et la mort... Ne peut dire que la vérité, merci d'être venu me voir.

Cela fait déjà si longtemps que j'avais classé ce dossier. Les gens ont presque oublié ce drame reprit le policier.

Mais à partir des révélations de Jean MOTHE, une nouvelle enquête peut démarrer sur des nouvelles bases un assassin d'enfant court toujours

et je ferai tout pour le coincer.

En sortant du commissariat Philibert informa Justin l'inspecteur : Je resterai quelques jours à l'hôtel des Goélands sur le port. Si vous avez besoin de moi ou si par hasard vous découvrez le coupable avant que je ne reparte chez moi à Valmy prévenez moi.

Justin resta un instant pensif tournant son fauteuil où il était assis et il appela le policier en faction : Bernard venez ici vite ! Prenez note... Un Communiqué à tous les commissariats de France. Haute priorité. Annuler ordre de Recherches pour le dénommer Jean MOTHE.

: Dites à Robert le chauffeur de préparer la voiture nous partons sur Meursac

. Que se passe t il Chef ? demanda le subalterne.

: Rien les affaires reprennent s'exclama Justin tout content de sortir de son bureau où il était confiné depuis des jours. Sur la route il donna ses consignes au chauffeur

: Allez voir directement le père MICHAUD, Robert on reprend l'affaire MALPOIX.

Toujours aussi bavard le brave vieux fut tout heureux de revoir Justin FONCIER. : Hé ! Monsieur l'inspecteur que me vaut l'honneur de votre visite après tout ce temps deux ans non ?

: Toujours pareil père MICHAUD c'est pour l'enquête de la petite ! Dites moi. Faites appel à vos souvenirs, vous m'avez bien parlé des gens qui venaient chez le frère et la sœur CHATAIGNERS, et que vous ne voyez jamais à l'époque.

. Si ! Si ! Approuva MICHAUD, on a su plus tard après tous ces événements de la guerre que c'étaient des résistants mais ils auraient été fusillés par les Allemands pendant le blocus de Royan. Je n'en sais pas plus malheureusement dit le vieux bonhomme.

Bon ! Merci de son renseignement à bientôt père MICHAUD salua le policier.

Reprenant le chemin vers Royan il indiqua une autre direction au chauffeur : SAINTES. Passez à la mairie je dois retrouver un de ses résistants de l'époque qui à peut être échappé à la mort.

Arrivé à Saintes la mairie lui donna l'adresse et le nom de la femme du chef de cellule de résistants qui avait été fusillé.

Dans un vieil immeuble à moitié en ruine, il monta un escalier branlant et fut accueilli par une femme aux cheveux gris, Justin FONCIER, expliqua le but de sa visite

Oui, je m'en rappelle de la ferme des CHATAIGNERS à Meursac, d'ailleurs mon mari n'aimait pas ces gens, il s'est toujours demandé pourquoi ils faisaient partie de la résistance.

Elle leur raconta que le groupe se servait du phare de la Courbe pour cacher des armes, en vue

d'un éventuel débarquement.

: Ah ! S'écria Justin c'est peut être vous que j'ai suivi une nuit près du phare ? Je vous ai poursuivi sur la route en forêt de la Courbe, vous m'avez semé bravo !

: C'était la guerre Monsieur l'inspecteur, et il fallait se méfier de tout le monde.

D'ailleurs reprit la femme du résistant, je suis allé me réfugier ensuite chez le frère et la sœur CHATAIGNIERS qui m'ont très mal reçu. Car ils s'étaient mis en colère quelque temps plus tôt après mon mari à cause d'une gosse qui avait vu décharger des armes dans leur ferme. Ils en sont venus presque aux mains à l'époque.

Le visage de Justin s'éclaira. Il su enfin qu'il tenait une vraie piste sur l'assassinat de l'enfant.

: Continuez chère Madame cela m'intéresse énormément, que c'était-il passé le jour où votre mari s'était pris de bec avec le frère et la sœur CHATAIGNERS.

: D'après ce que je me rappelle mon mari avait ordonné aux CHATAIGNERS de prévenir les parents de l'enfant, afin de les obliger à éloigner la petite de Meursac pour qu'elle ne puisse pas raconter ce qu'elle avait vu.

: Et alors ! Ils l'ont fait ? Ont-ils prévenu les MALPOIX comme leur avait demandé votre mari.

En réfléchissant la femme répondit : Je ne pense pas car ils étaient fâchés à mort avec les parents de la gosse et n'entendaient pas y aller.

: Et qu'a fait votre mari ? dit soucieux l'inspecteur.

: Il les a menacé de les dénoncer pour le trafic qu'ils faisaient avec l'argent qu'ils recevaient de la résistance.

. : Mais encore après, que c'est-il passé dit Justin.

: Oh ! Après on n'a pas pu savoir les Allemands nous pourchassaient sans cesse et puis on a été tous arrêté. La femme baissa son visage rempli de larmes.

En remerciant la brave femme, l'inspecteur FONCIER dégringola les escaliers et s'affala sur les sièges arrière de la traction. : Vite ! Robert on retourne à Meursac chez les CHATAIGNERS. Ils ont pleins de choses à nous raconter ces gens là.

Arrivant près du village il demanda au chauffeur de ralentir : Laissez moi juste avant.

je ferai le tour par-derrrière la ferme.

Vous ! Vous arriverez normalement en voiture dans la cour.

Coupant à travers les vignes Justin arriva sans bruit dans les vieux hangars de la ferme.

Là il remarqua deux charrues et plus loin un garage ou l'on voyait entreposé de grands tonneaux

Continuant sa marche solitaire, il se retrouva presque dans la cour en face du couple CHATAIGNERS qui lorgnaient sur lui.

Le frère l'apostropha : Alors ! Inspecteur on espionne les honnêtes gens.

Sans relever Justin FONCIER leur dit : Entrons nous discuterons mieux à l'intérieur.

: C'est à quel sujet ? Reprit bourru la sœur.

Vous le verrez bien entrans d'abord ! Grimaça
FONCIER

: Je serai assez bref commença Justin,
.pourquoi m'avez-vous dit à l'époque que les gens
qui venaient chez vous étaient de votre famille ?

: C'est faux je viens de rencontrer la femme d'un
des résistants fusillés.

: Pourquoi ne m'avoir jamais parlé de cette
altercation au sujet de la petite MALPOIX que vous
avez eu avec ce même résistant.

Le frère en se levant commença à rouler des
épaules pour impressionner Justin : Et en quoi cela
vous regardes ! Cria t il.

Holà ! CHATAIGNERS calmez-vous ! Où
nous allons finir cette conversation au poste de
police. C'est comme vous voulez ?

Calmé pour le coup l'autre se rassit. :

Alors ! Votre réponse CHATAIGNERS.

Ben ! Il n'a pas pensé répliqua la sœur et puis
c'est tellement loin cette histoire, c'est les
Allemands qui l'on tué cette enfant voilà point
final.

Justin se pencha et regarda la semelle de
ses chaussures, il appela le policier qui attendait
dehors. : Entrez Robert, pouvez-vous m'apporter
un petit sac qui se trouve dans la voiture. Que je
puisse récupérer cette boue jaune.

Que j'ai malencontreusement rapporté sous mes
chaussures quand je suis passé dans le chaix de ces
gens. Elle ressemble étrangement à celle que j'ai
trouvé sous les chaussures de Germaine.

Il regarda les CHATAIGNERS et continua... : Il est

temps de me raconter toute cette vilaine histoire.
Devinez ou ? Au commissariat de police de
Royan.

: Allez ! Embarquez moi ces personnes.

Sans un mot le frère et la sœur montèrent dans la
voiture qui démarra. Pour votre ferme, j'enverrai
quelqu'un s'en occuper. Je suppose qu'on en aura
pour un moment au poste, il faut qu'on sache ce
qu'il c'est réellement passé ce jour là au fond du
marais.

Assis au poste de police, face à Justin FONCIER, le
frère et la sœur hermétique à toutes les questions de
l'inspecteur, ne voulaient toujours pas parler.

: Oh ! Chef on les connaît ces gens ils sont rustres,
et ils ne parleront pas facilement insinua Robert le
chauffeur.

: J'attendrai sourie Justin FONCIER, je les tiens
cette fois mes vrais coupables.

: Avez-vous envoyé la terre au laboratoire du
Docteur MALLOT, j'attends les résultats ! Oui c'est
fait, Chef. Répondit le chauffeur.

En fin de journée les CHATAIGNERS n'avaient
toujours pas desserré les lèvres.

Voyant que rien ne les ferait parler, Justin prit la
décision de les transférer au commissariat du Chef
lieu à Saintes.

Ces gens parleront, tôt ou tard d'ailleurs à Saintes
ils ont l'habitude de ce genre d'affaire

Le fourgon cellulaire quitta Royan presque en même temps que les analyses arrivèrent, c'est positif se dit Justin en lisant le rapport.

: La même terre trouvée sous les chaussures de la petite Germaine MALPOIX.

Attendez ! Voyant que le camion déjà démarrait .

Remettez donc ceci au commissaire ou aux inspecteurs ils seront quoi en faire. C'est une preuve de plus à verser au dossier.

Satisfait de son enquête menait tambour battant.

Julien se reprocha d'avoir négligé certaines pistes d'avoir peut être trop prématurément accusé ce Jean MOTHE.

Mais que faisait l'outil du jeune ébéniste près du corps de l'enfant. Attendons de voir si ces CHATAIGNERS passent enfin aux aveux.

Remontant du bord de mer vers sa maison il s'arrêta un instant à l'hôtel des Goélands pour prévenir Philibert SOULIER de la tournure que prenait l'enquête.

Le lendemain matin en entrant dans son bureau Julien se dit qu'il n'avait jamais aussi bien dormi depuis longtemps, vers midi le commissaire de Saintes lui téléphona en personne.

: Bravo ! FONCIER vos CHATAIGNERS ont tout avoué ce matin, effectivement ils l'ont bien brûlé et entaillé avec l'outil de l'ébéniste que vous aviez soupçonné...

Justin qui écoutait, interrompit le commissaire

mais comment l'outil a t il pu se retrouver dans le marais ?

: Bai ! Ils l'ont volé dans l'atelier de ce...
Comment s'appelle-t-il déjà continua l'autre au bout du fil.

: Vous voulez dire Jean MOTHE reprit Justin.

Oui c'est cela et vous ne savez pas la meilleure dit d'un ton horrifié le chef du commissariat de Saintes. Ces crapules ont aussi trahi et dénoncé leurs camarades résistants aux autorités allemandes.

Justin écoutait sans interrompre le commissaire qui avait recueilli les aveux du frère CHATAIGNER. En jouant nerveusement avec son crayon sur le presse papier, puis par le claquement sec de la mine qui se casse il s'obligea à plus de concentration sur ce que son supérieur venait de lui révéler à l'autre bout du fil

: En êtes vous sûr ? Monsieur... .Cela paraît ...

: Certain ! Justin, l'interrompt son chef, les CHATAIGNERS ne m'ont pas encore tout révélé. Renseignez vous et faites ce que je vous dis. Laissez parler l'expérience... L'autre raccrocha.

Après cette longue discussion, Julien sortit de son bureau et se mit au volant de la voiture pour se diriger vers le lieu où résidait SOULIER.

Arrivé à l'hôtel, il rencontra Philibert et le mit au courant de ce que lui avait dit le chef du commissariat de Saintes

: Ah ! Monsieur SOULIER, les gens appréhendés ont bien avoué avoir écorché et brûlé la gosse, mais il y a encore des choses à éclaircir c'est

en bonne voie. Je vous conseille de retourner chez vous, vous m'avez été d'une aide précieuse, laissez faire la police. J'espère que votre ami se remettra vite de sa maladie. Et qu'il pourra retrouver une vie normale

SOULIER s'étonna de la rapidité de l'enquête mais heureux que sa visite ait pu faire avancer l'enquête

Il répondit

: Merci de votre action et de cette bonne nouvelle Monsieur cela permettra sûrement à Julien ou Jean comme vous l'appellez de se reconstruire et de reprendre son travail à l'aéroport où il travaille avec moi...

Merci, inspecteur : Ah ! Quel ennui de ne pas pouvoir téléphoner à Valmy en Algérie, même la poste ne peut pas rentrer en communication avec Alger ou Oran.

Les aléas des colonies monsieur SOULIER, mais que cela ne vous empêche pas de vite rentrer chez vous, Monsieur.

L'hôpital BAUDENS à Oran.

Le soir de la troisième journée Madeleine fatiguée regardait Julien allongé dans son lit d'hôpital son état ne s'était toujours pas amélioré depuis que Philibert SOULIER était parti. Elle le veillait sans cesse, les médecins sûrement désabusés par ce cas, passaient de temps à autre pour vérifier sa fièvre et

sa tension qui ne descendait pas.

Julietta son amie s'occupait de sa fille Marie qui était restée à Valmy. Elle était venue la remplacer la veille. : Il faut peut être te faire une raison Madeleine je sais que c'est horrible, mais pense à ta fille.

Qui sait si Julien se remettra un jour de cette terrible maladie.

: Ne dis pas ça Julietta il a encore de l'espoir regardes sa respiration est régulière disait t elle pour se rassurer...

: Allez ! Madame insista l'infirmière en s'approchant sortait un peu, je vais veiller sur lui compter sur moi.

De guerre lasse, elle sortit de la chambre, et quittant l'hôpital elle fit quelques pas dans le parc du petit Vichy, ou Julien parfois amenait promener la petite Marie en la faisant monter sur des ânes. Tous ces souvenirs lui remplirent les yeux de larmes, plus tard de retour dans la chambre de l'hôpital elle s'écroula épuisée dans le fauteuil.

Dans la nuit quelque chose la troubla, elle se leva doucement dans le noir et approcha son oreille de la bouche de Julien. ... Affolé elle se mit à crier :
Infirmière ! Infirmière ! Faites vite ! Julien ne respire plus...

Sortit de son cauchemar, elle se réveilla trempée de sueur. Ce n'était heureusement qu'un rêve, d'un bond elle se leva et constata que Julien respirait normalement elle resta un long moment à l'observer.

Par la suite, Madeleine mouilla au robinet une serviette et lui passa sur le front dans un tendre geste.

S'approchant de la fenêtre elle écarta le rideau et regarda dans la rue... Déjà les premiers rayons du soleil éclairaient les palmiers dattiers de la cour.

Algérie : L'Aéroport de la Sénia

Quelques jours plus tard, Philibert SOULIER débarqua de l'avion impatient de retrouver sa Julietta et d'annoncer la bonne nouvelle à Madeleine.

: Madeleine ! Ton Julien est lavé de tout soupçon lui dirait il en arrivant à l'hôpital

A la descente de l'avion sur l'aérodrome, il hésita entre Valmy et Oran, Sans trop réfléchir il opta pour l'hôpital, il devait savoir si Julien allait mieux.

Un moment plus tard, il montait les marches quatre à quatre qui conduisaient à la chambre ou était hospitalisé son ami. Il ne reconnu pas la chambre, le lit blanc, le soleil qui inondait la pièce.

Il ne vit pas arriver l'infirmière.

: Bonjour ! Monsieur vous cherchait quelqu'un, un parent peut être ?

: Julien FOURNEAU, répliqua SOULIER avec son accent.

Attendez ! Je viens de prendre mon service, je vais voir on l'a peut être changé de chambre.

Pendant qu'il faisait quelques pas

nerveusement. L'infirmière l'appela en lui disant : Et oui ! Monsieur Julien FOURNEAU est sorti après être resté longtemps entre la vie et la mort, il y a quelques jours déjà. La fièvre est tombée. Il est reparti chez lui à Valmy d'après la fiche de sortie.

Philibert redescendit quatre à quatre les grands escaliers de l'hôpital, tout heureux de penser à retrouver sa Julietta et sa maison.

Il fallu peu de temps à la Simca pour dépasser le quartier des Planteurs et pour rejoindre l'entrée de Valmy

Arrivé devant le portail de sa maison il klaxonna et Julietta surgit tout de blanc vêtue, se jetant dans ses bras :

Comme, tu m'as manqué mon Philibert, entrons et racontes moi tout de ton voyage... Si tu as pu rencontrer ce policier en métropole.

Car si tu es passé à l'hôpital comme tu viens de me le dire, tu sais que Jean est sauvé et qu'il attend lui aussi ta visite.

Le soir même réunis les deux couples fêtaient le retour de Philibert et la guérison de Jean... ou Julien.

: Alors ! Questionna le vrai Jean MOTHE, tu as vu cet inspecteur tu lui a tout raconté ...

: Oui ! Oui ! Il pense avoir trouvé les coupables ... Les CHATAIGNERS qu'il m'a dit tes voisins...

: Formidable ! S'écria Madeleine te voilà guérit et libre de reprendre ton nom Jean MOTHE, il faudra arranger les choses avec le maire. Hein Jean !

: Bon sérieusement, dit Philibert qui se tournait vers Jean : Plus qu'une question de temps pour que cet homme avoue son crime et ce qu'il a réellement fait à cette petite, il ne reste plus qu'à attendre on verra bien.

Madeleine ravie s'en alla dans la cuisine accompagnée de son amie Julietta. On entendait les bruits des couverts et les petits rires des femmes. Les hommes parlaient eux de la vigne et de la pêche qu'ils feraient ensemble au marais de la Macta.

Dans les mois qui suivirent la vie reprit son cours au village du Figuier. Pourtant un après midi débarqua sur l'aéroport de la Sénia, un homme grand et élancé dans un beau costume il se présenta et demanda en arrivant sur le tarmac à parler au directeur de l'aérodrome.

Conduit par Maurice le chef mécanicien, il entra dans le bureau de Philibert SOULIER qui reconnu tout de suite l'inspecteur Justin FONCIER

: Oh ma parole, Inspecteur quelle surprise de vous voir ?

: Je vois que vous ne m'avez pas encore oublié Monsieur SOULIER...

: Et que puis je pour vous Monsieur l'inspecteur ? Reprit tout étonné encore Philibert de voir l'homme de Charente dans son bureau. : Toujours cette vieille histoire de meurtre d'enfant questionna Philibert.

: Disons, qu'il a certaines zones d'ombres que je souhaiterai éclaircir avec Monsieur Jean MOTHE.

Sans vouloir vous faire perdre trop de temps. Je sais que vous m'aviez dit lors de votre visite en métropole qu'il travaillait avec vous sur le terrain d'aviation, pourriez-vous me le faire rencontrer...

En marchant sur les champs d'aviation, vers l'avion où travaillait Jean. Philibert SOULIER complètement déconcerté par cette visite dès plus inattendue, ne manqua pas de poser la question qui l'intriguait

: Mais c'était si urgent de faire un aussi long voyage pour éclaircir des points d'ombres avec Jean, pardonnez moi mais cela me laisse un peu rêveur.

Sans répondre l'autre homme bredouilla des excuses sur le temps qu'il faisait perdre à Philibert.

Justin tout en scrutant l'avion en réparation se mit soudain à courir et en quelques enjambées il bondit à l'intérieur de la carlingue

: J'en étais sur l'oiseau s'est encore envolé ...

Passant en revue les différents hublots le regard tourné vers l'extérieur il cherchait.

Incrédule Philibert regardait l'autre tempêter contre lui-même

: Idiot ! Je suis un idiot il a du nous voir arriver de loin, et cela lui a été facile de s'échapper discrètement.

: Mais qu'est ce que c'est que cette histoire Inspecteur ? Je ne comprends rien à tout cela, que se passe t il ? Que voulez vous à mon ami.

: Ah mon brave, votre « ami » C'est lui le tueur d'enfant, même si cela vous déstabilise, croyez moi c'est bien lui que je recherche. :

Allons, réfléchissez ! As t il un moyen de se déplacer et surtout je vous en prie Monsieur SOULIER pour votre bien ne mentez pas c'est un meurtrier.

: Descendons de cet avion, je vous expliquerai... Alors il a une voiture ? reprit cinglant Justin.

: Non, Non, c'est moi qui l'accompagne au travail le matin, mais il sait conduire. Répliqua SOULIER

Les deux hommes, tout en se dirigeant vers les bureaux de l'aéroport, là ou étaient garées les voitures du personnel, le chef de l'aéroport s'inquiéta : Il semble qu'il manque le fourgon noir qui sert au transport du petit matériel de chantier, Jean le conduit parfois

: Allons SOULIER, prenons vite votre voiture essayons d'éviter le drame dans votre paisible village retrouvons le avant que j'alerte la

gendarmerie et les autorités concernées.

Vous pourrez le raisonner si vous êtes son ami, il vous écouterait peut-être qui sait ?

: Retrouvant peu après sa voiture, Philibert questionna au passage le planton de la barrière

: La Macta dit-il en s'asseyant essoufflé à côté du policier, c'est un endroit où nous avons l'habitude d'aller pêcher il y a ma vieille maison en bois il aura peut-être eu l'idée de s'y réfugier.

: Pourquoi là plus tôt qu'ailleurs s'étonna le policier.

: Le garde a vu Jean et le fourgon qu'il conduisait. Il a pris le petit chemin qui longe l'aéroport et qui va au marais, il le connaît bien c'est lui qui a refait toutes les barrières.

: Dépêchez-vous Monsieur SOULIER un homme aux abois et capable de tout.

Sans répondre PHILIBERT accéléra brusquement, ils commencèrent à suivre le chemin le long de la barrière, à part quelques arbres le paysage était monotone seulement de l'herbe à perte de vue.

: Combien de temps pour arriver sur les lieux ? Hein dit Justin

: Encore dix minutes ou plus, il faut faire attention c'est marécageux avec des mares d'eaux cachées par-ci par-là, faut connaître...

: Décidément encore un marais on n'en sort pas ... Pensa Justin.

Sans plus un mot, les deux hommes s'approchèrent moteur au ralenti des maisons en

bois qui longeaient une sorte de plage ou poussaient des roseaux, la voiture s'était maintenant arrêtée.

Les hommes regardaient maintenant les portières ouvertes du fourgon noir qu'ils cherchaient. Ils étaient là, stoppés à deux pas de l'eau .

: Descendez Monsieur Philibert et essayez de l'appeler, moi je vais faire le tour n'essayez surtout pas de me suivre ou d'intervenir laissez moi faire et tout ira bien.

Jean ! Jean ! C'est moi Philibert... On peut comprendre si c'est toi qui as fait ça... Tout peut s'arranger ! Reviens !

Les minutes passèrent, mais aucun bruit ne parvenait ni des maisons ni du marais.

Se retournant brusquement Philibert reconnu_ Justin qui revenait une arme au poing.

: Est-ce vraiment nécessaire ? Demanda Philibert.

Sans répondre l'inspecteur entama

: J'ai fait le tour, on dirait que les pas de MOTHE se dirige vers l'eau

: Il n'y à pas de trace fraîche vers les baraques.

: Que pensez-vous qu'il ait fait, vous qui le connaissez ? Questionna encore le policier.

Sachez ! Inspecteur je découvre une

personne que je ne connaissais pas, tout reste possible, je reste anéanti. ...

: Monsieur SOULIER la nuit tombe, je vous propose de rentrer chez vous, d'éviter de parler de cela ce soir à l'épouse de Jean Mothe, car vous la connaissez ?

: Attendons demain, malgré tout je dois prévenir les autorités afin que je puisse commencer les recherches à l'aube.

Pour l'instant je ne suis pas obligé de dire le but ultime de ma venue. Que je devais arrêter Jean MOTHE pour meurtre.

: Mais Inspecteur, Madeleine sa femme va s'inquiéter et venir nous demander des nouvelles en ne le voyant pas rentrer ce soir.

: Dites lui, qu'il est parti pêcher et que vous devez le rejoindre demain à la première heure c'est la seule solution.

Nous verrons si MOTHE se décide à sortir du marais. La nuit les recherches n'aboutiront à rien, sauf à l'effaroucher et l'éloigner encore plus de nous.

Sur la route de retour vers Valmy, SOULIER s'aperçut que Justin FONCIER respectait l'amitié que Philibert et son épouse avaient pour Jean MOTHE.

L'inspecteur commença à lui raconter comment il avait actuellement la certitude que Jean était le seul meurtrier de la petite MALPOIX par les aveux et le témoignage tout récent des CHATAIGNERS.

Les phares illuminaient déjà le portail gris de la maison de Philibert quand ils arrivèrent à Valmy.

: Il n'y a guère d'hôtel ici, commença SOULIER et puis vous me devez bien une explication sur tout ça.

Vous téléphonerez de chez moi, et ainsi vous éviterez d'ébruiter cette sordide affaire.

Vous logerez au fond près du figuier comme beaucoup d'autres avant vous... Il n'eut pas le courage de lui avouer que celui qu'il recherchait avait dormi là.

Julietta avançant vers la voiture fut surprise de voir un inconnu descendre du siège passager.

: Tu aurais pu m'avertir que tu m'amenais quelqu'un ce soir ? Dit elle d'un ton de reproche à son mari

: Oh ma pauvre, ce n'est pas spécialement un « Invité » mais il faut de tout pour faire un monde.

Entrons, ma Julietta est assis toi nous sommes bien malgré nous mêlés à une histoire très grave

Ce monsieur est Inspecteur de police celui là même que j'ai rencontré à Royan comme je te l'ai raconté.

Je l'ai fait venir pour qu'il nous raconte pourquoi il doit appréhender Jean et pourquoi il lui faut avertir le commissariat d'Oran pour une battue aux aurores, demain à la Macta.

: Pour l'instant si sa femme Madeleine demande son mari il est à la vieille maison de la Macta pour pêcher, je le rejoins demain matin. Bien sûr c'est faux.

Passé un moment d'incompréhension Julietta se

reprit, elle se tourna vers Justin : Votre nom ?

Justin FONCIER, Madame merci pour votre accueil...Répondit l'autre un peu décontenancé.

: Vous voulez téléphoner ? Suivez moi...

Justin fut entraîné par Madame SOULIER et il se retrouva dans le bureau face à un téléphone.

Julietta revint peu après et s'adressa à Philibert

: N'en dit pas plus je crois que j'ai tout compris, l'important c'est de tout caché à Madeleine pour le moment.

Elle se remet à peine des moments passés à l'hôpital, si elle vient laissez moi faire, prépare vite tes affaires comme si tu voulais rejoindre Jean à la pêche.

Entendant des pas dans le couloir, Julietta glissa discrètement à son mari : Il n'est pas mal ce Justin.

Embrouillé dans ses pensées son mari la regarda bizarrement : Pourquoi dis tu cela ?

: Hé ! Je pense à cette pauvre Madeleine.

: Décidément, je ne comprendrai jamais les femmes, se dit il dans une heure aussi grave, penser à cela.

Tout a fait souriante, malgré les événements Julietta entama :

: Alors, inspecteur Justin, si nous voulons que cette affaire reste sous couvert, parlez nous !

Mais je vous en prie prenez un siège nous

vous écoutons continua Julietta

Philibert se leva et prit deux verres dans le vieux buffet raflant l'anisette qui traînait près de l'évier

: Buvons un peu cela m'a retourné toutes ces choses que j'ai apprises sur Jean.

: Mon mari ! L'eau ne serra pas fraîche la carriole avec les blocs de glace n'est pas passée ce matin intervint sa femme.

: Hou, ce n'est pas si grave Madame, grimaça FONCIER, je n'ai rien bu depuis ce matin.

: Je commence car l'heure tourne, voilà pour vous aider à comprendre. Et l'Inspecteur raconta toute l'histoire.

Les CHATAIGNERS ces mécréants rangés des armes sous la paille du chais avec les résistants, quand la petite MALPOIX qui marchait sur le chemin de l'école les a vu faire et a stationné un moment devant l'entrée de la ferme en les fixant.

Le temps qu'intervienne le frère CHATAIGNERS, la petite a suivi Jean MOTHE et elle a disparu derrière le mur d'enceinte. Sans plus sans occuper le frère est retourné à son déchargement.

Cela m'a été confirmé par le père MICHAUD qui a vu Jean MOTHE parler à la gosse.

Bien plus tard après que les résistants soient partis, il commençait à pleuvoir et à faire beaucoup de vent l'homme CHATAIGNERS à

voulu changer ou du moins rajouter de la paille et des serments de vigne sur le dépôt d'armes.

Et en allant là où il range son engrais, il a vu de loin une silhouette avec un sac sur la tête il n'a pas pu nous dire qui c'était, la nuit commençait à tomber

Ensuite il a découvert le corps de Germaine MALPOIX morte étranglée et violée.

Paniqué sachant que s'il laissait le corps chez lui il y aurait une enquête avec le risque d'être accusé de ce crime et aussi que l'on découvre qu'il cachait des armes dans sa ferme.

C'est lui qui l'a marqué en lui faisant ces horribles blessures pour faire croire que c'était le même homme des années avant qui avait fait cela., sauf que le premier est mort sûrement sur le front de l'Est mais cela il ne pouvait le savoir.

Justin concentra son regard sur le couple attentif à tout ce qu'il disait et qui se lançaient parfois des regards sous entendus.

: Vous suivez ?

: Oui ! Oui, continuez vite avant qu'arrive mon amie. Reprit Julietta

De là... Continua dans un souffle l'inspecteur, après ces dernières révélations, je suis allé à l'hôpital de Dunkerque consulter sous commission du juge de Saintes le vrai dossier médical de MOTHE.

Malheureusement comme me l'avait dit de le faire le commissaire de Saintes, cela a confirmé nos impressions.

Jean MOTHE avait déjà agressé auparavant des

enfants, et même une infirmière du service pendant qu'il était hospitalisé à l'hôpital mais tout cela était resté sous silence avec tous les événements de la guerre.

Jean MOTHE savait ce qu'il faisait, bien sur les plages de Dunkerque n'ont rien fait pour arranger sa déviance. J'étais venu pour l'interner pour lui c'était la prison ou l'hôpital psychiatrique.

Vous comprenez maintenant pourquoi il faut le retrouver pour sa compagne votre amie, pour sa fille qu'il a maintenant d'après monsieur SOULIER, et surtout aussi pour tous les autres enfants.

Julietta d'un bond se leva inquiète : On tape au garage c'est Madeleine mon amie, pas un mot vous deux !

En s'enfuyant vers la porte elle s'écria vers Justin : Vous êtes un ami de métropole vous venez pêcher avec mon mari.

Qu'elle était belle la Madeleine avec sa Marie dans les bras, les yeux cernés et la mine apeurée d'une biche aux abois.

: Bonsoir... Oh Philibert tu as du monde mais je m'inquiète Juli... Jean n'est toujours pas rentré ou est il ?

Popo ! dit Philibert je t'ai pas dit, mais Jean est à la Macta il répare les lignes, demain on est en pêche tu ne le sais pas ? Ne t'inquiète plus, tiens je te présente Justin un ami un « Patos » (Français) il vient avec nous on part au lever du jour.

Justin bien que fatigué et inquiet de ce que

pourrait être demain, la traque et puis l'arrestation de Jean. Ne pu qu'être troublé par le charme indéfinissable de cette Audrey HEPBURN de ce petit village perdu d'Algérie.

Sans trop le remarquer Madeleine lui tendit une main que Justin s'empessa de serrer.

: Allons Messieurs, je raccompagne mon amie Madeleine, soyez sages je reviens.

Quand le bruit des pas des femmes se fut éloigné, Philibert et Justin se mirent à grignoter

Et à chercher à entrevoir une solution sans ameuter les autorités locales.

: Soyez sur Monsieur SOULIER, cela sera fait discrètement vous me déposerez là ou nous étions hier. Les policiers viendront d'Oran avec des embarcations pour la recherche.

Je leur ai fixé rendez-vous sur place ils connaissent m'ont-ils dit.

Après j'aviserais et je vous tiendrai au courant, vous resterez dans votre maison en bois au bord de l'eau. Nous préviendrons sa femme quand il le faudra.

Sur ces paroles les deux hommes sans attendre le retour de Julietta, se séparèrent en se souhaitant bonne nuit devant le figuier de la cour, la réserve d'olives et de raisins à l'alcool serait une fois de plus le gîte d'un inconnu.

: Dites inspecteur une dernière question, demanda Philibert avant qu'ils ne se quittent. Pourquoi Jean a-t-il dit qu'il était innocent quand

il était presque mort à l'hôpital ? Alors qu'il pouvait continuer à se taire.

Soucieux de la question Justin répondit : Je pense qu'il voulait retrouver son vrai nom Jean MOTHE. Allez savoir, un esprit dérangé plus sa septicémie... Et il ferma la porte du réduit.

Le lendemain ce fut encore l'épouse de Philibert qui réveilla le dormeur : Inspecteur ! C'est l'heure, mon mari vous attend.

: Mais prenez donc un café avant de partir, insista Julietta.

: Merci Madame, mais faites moi plaisir appelez moi Justin.

Le café brûlant à la bouche, FONCIER s'engouffra dans la Simca qui reculait déjà pour prendre la direction de la Macta.

: Bien dormi, Monsieur l'inspecteur interrogea Philibert, qui malgré tout en voulait à cet homme assis à coté de lui qui était venu détruire son petit monde., sa pêche , son anisette, et tout le reste... son amitiés avec Jean

: Merci Monsieur SOULIER, croyez moi je sais ce que vous pouvez endurer et je respecte votre fidélité

: Malheureusement la vie change... Les gens changent, vous verrez que rien n'est jamais immuable c'est mon métier de policier qui me l'a appris.

Au bout d'un moment la voiture était arrivée au

bord du marais de la Macta

: On verra bien, répondit Philibert, pour l'instant nous y voilà. Je vous laisse... Je monte à la maison.

Prévenez moi si vous le trouvez je souhaiterai lui parler une dernière fois.

Sans répondre Justin descendit de l'automobile et s'avança vers le fourgon abandonné il regarda le marais qui s'étendait devant lui, il entendit en même temps le moteur des camions rugir derrière lui.

Dans le bruit des bateaux en bois débarqués, mêlés aux cris des policiers, il réalisa soudain qu'il n'avait jamais vu l'homme qu'il recherchait, sauf sur une vieille photo.

Justin se tourna vers le chef de groupe de recherche, il lui dit sans préambule.

: Justin FONCIER envoyé du commissariat de Royan en Charente, nous recherchons un homme qui aurait disparu dans le marais de la Macta et qui aurait des renseignements importants à nous communiquer sur une affaire d'espionnage en France.

Pourquoi avait-il eu le besoin de mentir, il n'en savait rien lui-même peut être pour épargner cette femme, qu'il avait vu la veille chez le couple SOULIER. Il faut le retrouver... continua de dire Justin tout haut

: Allons messieurs reprit l'autre homme faisant un signe vers la Macta, vous avez entendu l'inspecteur, mettez les bateaux à l'eau, dispersez vous au travail.

Pendant qu'il remontait vers les maisons, il vit

les embarcations se fondre dans les roseaux et disparaître peu après.

Assis à l'ombre d'un des pilotis d'une maison il attendit.

Vers midi SOULIER, lui apporta à boire et aussi un morceau de pastèque : Alors encore rien inspecteur ?

: Vous voyez ! dit FONCIER montrant du menton le vide de l'étang les mains trop occupées avec sa pastèque

Sans rien ajouter SOULIER releva les bas de son pantalon et s'assit un peu plus loin.

Sans air il faisait chaud et moite, on entendait parfois des cris d'oiseaux et des éclaboussures d'eau, faites par les poissons qui sautaient.

Le Sirocco... Commença à dire le responsable de l'aéroport.

Chut, attendez ! Ne dites plus un mot, on dirait le bruit d'une corne de brume.

Oui c'est bien ça, enfin ils l'ont retrouvé dit Justin en se levant il aperçut au loin un premier bateau qui venait vers eux.

Quand enfin tous les canots accostèrent sur la plage, Justin fit signe à Philibert de ne pas bouger.

: Restez là, je vous appellerai s'il y a lieu.

Arrivé près du bateau de tête, il questionna : Alors vous l'avez trouvé ?

: Penché vers la toile de tente au fond du canot un des policiers de recherche lui lança :

Votre bonhomme si c'est lui est mort noyé dans les roseaux tout au fond vers là bas.

Tenez ! Vous, le reconnaissez ? On a eu de la chance les crocodiles que les Américains ont jeté dans la Macta ne l'ont pas encore touché...
Personne ne releva le commentaire.

Justin se pencha et reconnu l'homme de la photo qu'il avait vu au commissariat, c'est bien lui, pensa-t-il.

Attendez, avant de l'emporter je veux avoir la confirmation d'un témoin. : Monsieur SOULIER, approchez cela va être un choc pour vous. Mais pouvez vous confirmer que c'est notre homme, ainsi il évitait de prononcer son nom

Après un moment d'hésitation, Philibert s'approcha à petit pas de l'esquif et il s'accrocha à l'épaule de Justin FONCIER quand il vit l'homme qui avait été son ami.

: Oui, dit il laconiquement et il retourna s'asseoir près des maisons en secouant la tête.

On embarqua le corps pour la morgue d'Oran.

Personne ne su jamais vraiment comment cet homme en bonne santé avait fait pour se noyer dans le marais de la Macta.

Madeleine n'appris jamais les circonstances exactes de la venue de Justin FONCIER, ni les derniers moments de son époux, car la mort de Jean MOTHE avait mis fin ipso facto à l'enquête.

Quelques années ont passé depuis : Julietta mis tardivement au monde un petit Edmond. Madeleine quant à elle n'oublia jamais totalement l'homme qu'elle avait tant aimé.

Pourtant. Julietta fidèle à elle-même invita plusieurs fois Justin FONCIER à venir passer des vacances à Valmy.

Bien sur ils évitaient d'aller à la Macta c'était la moindre des choses qu'on pouvait faire pour Madeleine.

Et puis comme disait Julietta à son mari : La Macta c'est plein de moustiques. Les alligators qu'ont jeté les Américains dans le marais ont dû grandir j'ai trop peur pour les enfants qui jouent au bord de l'eau.

Madeleine dans les mois qui suivirent reprit peu à peu goût à la vie avec ce Monsieur Justin FONCIER si prévenant et si galant, qui venait lui tenir compagnie au magasin de fleurs.

Il avait même demandé sa mutation en Algérie pour Oran ...

Enfin rien ne fut jamais plus pareil après cette triste histoire, l'inspecteur FONCIER obtint effectivement sa mutation à Oran.

Madeleine quant à elle tira définitivement un trait sur son passé en fermant le magasin de fleurs et en épousant Justin FONCIER.

Malgré tout, au Figuier, le samedi et le dimanche les familles portaient mettre les tentes sur les plages de Damesme ou de Port aux poules et là, ils sortaient les parasols et les grandes poêles pour faire cuire la paella sur la plage.

Sans oublier quand ils rentraient le soir, l'anisette et les chaises devant la porte pour surveiller les gosses qu'ils disaient, ma parole ! C'était la vie... Avant... Bien avant.

JL PESCE